





Œuvres complètes

II



ROBERTO BOLAÑO

Œuvres complètes  
II

*Traduit de l'espagnol (Chili)  
par Robert Amutio et Jean-Marie Saint-Lu*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

*Monsieur Pain*

a été publié chez Anagrama en 1999  
sous le titre *Monsieur Pain*

*Conseils d'un disciple de Joyce à un fanatique de Joyce*

a été publié chez Anthropos en 1984  
sous le titre *Consejos de un discípulo de Morrison a un fanático de Joyce.*  
Prix Ámbito literario de narrativa 1984.

*L'Esprit de la science-fiction*

a été publié chez Anagrama en 2016  
sous le titre *El Espíritu de la ciencia ficción.*

*La Littérature nazie en Amérique*

a été publié chez Seix Barral en 1996  
sous le titre *La Literatura nazi en América.*

*Des putains meurtrières*

a été publié chez Anagrama en 2001  
sous le titre *Putas asesinas.*

*Les Déboires du vrai policier*

a été publié chez Alfaguara en 2019  
sous le titre *Los Sinsabores del verdadero policía.*

ISBN 978.2.8236.1304.9

© Roberto Bolaño, 1999.

© Roberto Bolaño et Antoni García Porta, 1984.

© Héritiers de Roberto Bolaño, 2016.

© Roberto Bolaño, 1996.

© Roberto Bolaño, 2001.

© Héritiers de Roberto Bolaño, 2011.

© 2020, Éditions de l'Olivier, pour la présente édition.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# MONSIEUR PAIN

*Traduit par Robert Amutio*



*Pour Carolina López*



« P. Cette idée de la mort vous affliget-elle ?

V. (*avec vivacité*). Non, – non !

P. Cette perspective vous réjouit-elle ?

V. Si j'étais éveillé, j'aimerais mourir. Mais maintenant il n'y a pas lieu de le désirer. L'état magnétique est assez près de la mort pour me contenter.

P. Je voudrais bien une explication un peu plus nette, monsieur Vankirk.

V. Je le voudrais bien aussi ; mais cela demande plus d'effort que je me sens capable d'en faire. Vous ne me questionnez pas convenablement.

P. Alors que faut-il vous demander ?

V. Il faut que vous commenciez par le commencement.

P. Le commencement ! Mais où est-il, le commencement ? »

EDGAR ALLAN POE

*Révélation magnétique*

(traduction de Charles Baudelaire)



*J'ai écrit Monsieur Pain il y a de nombreuses années, en 1981 ou 1982. Son destin a été inégal et aventureux. Sous le titre La senda de los elefantes<sup>1</sup>, il obtint le prix du roman court Félix-Urabayen, que remet la municipalité de Tolède. Un peu auparavant, sous un autre titre, il avait reçu une mention dans un concours littéraire d'une autre province. Dans le premier cas, je remportai trois cent mille pesetas. Dans le second, si je me souviens bien, quelque cent vingt mille pesetas. À Tolède, on publia mon livre et on me fit membre du jury du concours de l'année suivante. Dans l'autre capitale provinciale, on m'oublia encore plus rapidement que moi je les oubliai eux, et je ne sus jamais si le livre avait été publié ou pas. Tout cela, je le raconte dans une nouvelle de Llamadas telefónicas<sup>2</sup>. Le temps, qui a un solide sens de l'humour, m'a fait remporter ultérieurement quelques autres prix importants. Cependant aucun d'eux n'a été aussi important que ces prix éparpillés dans la géographie espagnole, des prix bisons qu'un Peau-Rouge devait aller chasser, parce qu'il en allait de sa vie. Jamais comme alors je ne me suis senti plus orgueilleux et plus malheureux d'être écrivain. À propos de Monsieur Pain, je n'en saurais dire guère plus. Presque tous les faits rapportés se produisirent dans la réalité : le hoquet de Vallejo, le véhicule – tiré par des chevaux – qui a renversé Curie, le dernier ou l'un des derniers*

1. Le sentier des éléphants. (Toutes les notes sont du traducteur.)

2. Appels téléphoniques (in *Œuvres complètes*, tome 1, Éditions de l'Olivier, 2020).

ŒUVRES COMPLÈTES

*travaux de celui-ci, étroitement lié à certains aspects du mesmérisme, les médecins qui s'occupèrent si mal de Vallejo. Pain lui-même est réel. Georgette le mentionne dans une des pages de ses souvenirs passionnés, rancuniers, impuissants.*

ROBERTO BOLAÑO

Monsieur Pain



*Paris, 1938*

Le mercredi 6 avril, à la tombée du soir, alors que je me disposais à quitter mon appartement, je reçus un télégramme de ma jeune amie Mme Reynaud sollicitant ma présence d'une manière urgente le soir même au café de Bordeaux, sis rue de Rivoli, pas trop loin de mon domicile et à une heure à laquelle, si je me pressais, je pouvais arriver ponctuellement.

Le premier symptôme de la singularité de l'histoire dans laquelle je venais de m'embarquer se manifesta tout de suite, lorsque je descendais les escaliers et croisais, à la hauteur du troisième étage, deux hommes. Ils parlaient en espagnol, une langue que je ne comprends pas, et portaient des gabardines sombres et des chapeaux à large bord qui, comme ils se trouvaient au-dessous de moi, occultaient leurs visages. À cause de l'habituelle semi-pénombre qui régnait dans les escaliers et sans doute aussi à cause de la manière silencieuse que j'ai de me déplacer, ils ne se rendirent compte de ma présence qu'au moment où nous nous trouvâmes face à face, à tout juste trois marches d'écart ; ils cessèrent alors de parler et, au lieu de s'écarter pour me permettre de poursuivre ma descente (les escaliers sont suffisamment larges pour deux personnes, pas pour trois), ils se regardèrent l'un l'autre pendant quelques instants qui me parurent figés dans quelque chose comme un simulacre d'éternité (je dois insister sur le fait que je

me trouvais quelques marches au-dessus), puis posèrent, avec une lenteur extrême, leurs yeux sur moi. Des policiers, pensai-je, il n'y a qu'eux pour conserver cette manière de regarder, héritage de chasseurs et de forêts obscures ; ensuite je me souvins qu'ils parlaient en espagnol, et que donc ce ne pouvait pas être des policiers, du moins pas des policiers français. Je pensai qu'ils se préparaient à me parler, l'inévitable baragouin des étrangers égarés, mais au lieu de cela, celui qui était en face de moi se mit sur le côté, de la pire façon imaginable, contre l'épaule de son compagnon, dans une position qui certainement devait les gêner tous les deux, et je pus, après un bref salut auquel ils ne répondirent pas, continuer à descendre. Par curiosité, arrivé au premier palier, je me retournai et les observai : ils étaient toujours là, j'aurais juré sur les mêmes marches, à peine éclairées par une ampoule qui pendait du palier supérieur et, c'était réellement surprenant, dans la position même qu'ils avaient adoptée pour me laisser passer. Comme si le temps s'était arrêté, pensai-je. Quand j'atteignis la rue, la pluie me fit oublier cet incident.

Mme Reynaud était assise au fond du restaurant, contre le mur, le dos comme d'habitude très droit. Son impatience était perceptible, mais dès qu'elle m'aperçut, son visage se rasséréna, comme si un soudain relâchement était la manière la plus indiquée de témoigner qu'elle m'avait reconnu et qu'elle m'attendait.

– Je veux que vous voyiez l'époux d'une amie, fut ce qu'elle me dit à peine eus-je pris place devant elle, faisant face à une énorme glace murale dans le reflet duquel j'avais sous mon regard la presque totalité du restaurant.

Je me rappelai, par je ne sais quelle analogie biscornue, le visage de son jeune mari, décédé il y avait peu de temps.

– Pierre, répéta-t-elle, insistant sur chaque mot, il est urgent que vous voyiez, professionnellement, l'époux de mon amie.

Je crois avoir commandé une menthe à l'eau avant de demander de quelle maladie souffrait ce monsieur...

– Vallejo, dit Mme Reynaud, et elle ajouta, tout aussi laconique : de hoquet.

J'ignore pourquoi les images sans relation d'un visage qui pouvait être celui du défunt M. Reynaud se superposèrent aux corps qui buvaient et bavardaient à une ou deux tables de nous.

– De hoquet ? demandai-je avec un sourire triste qui se voulait respectueux.

– Il est en train de mourir, affirma sur un ton véhément mon interlocutrice, personne ne sait de quoi, ce n'est pas une plaisanterie, vous devez lui sauver la vie.

– J'ai bien peur, murmurai-je pendant qu'elle regardait anxieusement à travers les vitres du café le flux des passants dans la rue de Rivoli, que si vous n'êtes pas plus explicite...

– Je ne suis pas médecin, Pierre, je ne sais que très peu de choses dans ce domaine, vous savez bien que ç'a été mon malheur, j'ai toujours voulu être infirmière.

Ses yeux bleus brillèrent de colère. Mme Reynaud, en effet, n'avait pas fait d'études supérieures (de fait elle n'avait pas fait d'études du tout), ce qui ne m'empêchait pas de la tenir pour une femme d'une intelligence éveillée.

Avec une légère moue, baissant les paupières, elle ajouta sur le ton de quelqu'un qui récite quelque chose d'appris par cœur :

– Depuis fin mars, M. Vallejo est hospitalisé. Les médecins ne savent pas encore ce qu'il a, mais ce qui est certain c'est qu'il est en train de mourir. Hier, il a commencé à avoir le hoquet... (Elle s'arrêta un moment, jeta un regard sur la clientèle, comme si elle cherchait à distinguer quelqu'un.) C'est-à-dire qu'hier il a commencé à avoir le hoquet de manière ininterrompue, sans que personne puisse faire quoi que ce soit pour le soulager. Comme vous savez, le hoquet peut tuer un être humain. Et comme si ce n'était pas suffisant, sa fièvre ne descend pas au-dessous de quarante. Mme Vallejo, que je connais depuis des années, m'a appelée ce matin. Elle est seule, elle n'a personne à part les amis de son mari, presque tous des

Sud-Américains. Quand elle m'a eu expliqué la situation, j'ai pensé à vous, mais bien sûr je ne lui ai rien promis.

– Votre confiance m'honore, réussis-je à dire.

– J'ai foi en vous, répliqua-t-elle immédiatement.

Je pensai que la foi était la première condition pour aimer. Cette pensée me sembla mesquine. Ses yeux étaient secs (pourquoi ne devraient-ils pas l'être ?) et semblaient détailler négligemment les épaules de ma veste.

– Ce que les médecins n'ont pas fait, vous pouvez le faire avec l'acupuncture.

Elle posa sa main sur la mienne ; je ressentis un léger frisson ; les doigts de Mme Reynaud, un instant, me parurent transparents.

– Croyez-moi, vous êtes la seule personne qui peut sauver l'époux de mon amie, mais nous devons nous presser, si vous acceptez, vous devrez aller voir Vallejo dès demain.

– Je ne peux évidemment pas refuser, dis-je sans oser la regarder.

Son exclamation attira l'attention de quelques tables voisines :

– Je le savais ! Oh ! Pierre, j'ai confiance en vous, j'ai tellement confiance en vous !

– Qu'est-ce que je dois faire d'abord ? la coupai-je, alors que j'apercevais dans la glace mon visage tout rouge, peut-être heureux, et la silhouette d'un serveur qui parlait avec deux individus habillés de noir, élancés et maigres, aux visages hâves, à côté de la caisse enregistreuse, comme s'ils étaient en train de régler une consommation ou de lui confier un secret.

– Je ne le sais pas, mon cher ami, je dois parler avec Georgette, avec Mme Vallejo, précisa-t-elle, et fixer un rendez-vous demain matin à la première heure.

– Cela me semble très bien. Plus tôt je me ferai une idée de l'état dans lequel se trouve l'époux de votre amie, mieux ce sera, assurai-je.

Le garçon et les deux hommes en noir se retournèrent pour nous regarder. Les inconnus, extrêmement pâles, hochèrent ensemble la tête, comme s'ils acquiesçaient. J'eus une sensation étrange : en cet

instant ils me parurent, tous les deux, une des incarnations possibles de la pitié. Je me demandai si Mme Reynaud les connaissait.

– On nous observe.

– Qui ?

– Là-bas, à côté de la caisse, ne vous faites pas remarquer, deux hommes habillés en noir. Moi je trouve qu'ils ressemblent à deux anges, vous n'êtes pas d'accord ?

– Ne dites pas de bêtises, je vous en prie, les anges sont jeunes et ont la peau toute rose. On dirait que ces pauvres types viennent de sortir de prison.

– Ou d'une cave.

– Quoique le plus probable soit qu'il s'agisse d'employés de bureau fatigués, peut-être malades.

– C'est vrai. Vous les connaissez ?

– Non, évidemment, non, répondit-elle, les yeux fixés sur l'épingle de ma cravate.

Elle semblait avoir rapetissé.

En dépit de mes efforts, l'époux de Mme Reynaud était mort, six mois auparavant, à l'âge de vingt-quatre ans. Mme Reynaud se présenta chez moi avec un mot du vieux M. Rivette, un ami commun, exactement une semaine avant, et dès le premier instant je sus que je ne pourrais rien faire ; les médecins avaient ôté tout espoir à M. Reynaud depuis longtemps et il était évident que seul le désespoir juvénile de Mme Reynaud concevait quelque espérance à propos de la santé de son époux. Contre mon habitude, et aussi contre ma lassitude, je dois l'admettre, je me laissai fléchir. Ce même jour je rendis visite à M. Reynaud sur son lit d'agonisant à l'hôpital de la Salpêtrière, où je jouissais de longue date de la considération de quelques médecins qu'en certaines occasions j'avais aidés avec mes élémentaires connaissances d'acupuncture au cours de séances de thérapie de divers types.

M. Reynaud était brun, avait des yeux vert foncé, on aurait dit un Méridional, et feignait avec une grande désinvolture d'ignorer

son état de santé. Il me fut sympathique tout de suite ; il était beau et gauche, et cinq minutes à ses côtés suffisaient pour comprendre l'amour que sa femme lui portait.

– Ils sont tous fous s'ils croient que je vais m'en sortir, m'avoua-t-il la deuxième nuit, après que je lui avais raconté des détails sans importance de ma routine quotidienne, pour le distraire et peut-être pour créer une zone de confiance mutuelle.

– Ne le croyez pas, lui dis-je en souriant.

– Vous ne comprenez pas, Pain.

Son visage luisait, légèrement tourné vers moi pendant que ses yeux cherchaient quelque chose que je ne pouvais pas voir.

Je restai auprès de lui jusqu'à sa mort.

– Ne vous sentez pas coupable, nous savions tous que c'était inévitable, me dit en guise de consolation le docteur Durand la nuit où M. Reynaud expira.

À partir de ce moment-là, je commençai à voir Mme Reynaud tous les quinze ou vingt jours. Une amitié ? Je ne le sais pas. Peut-être quelque chose de plus, même si nos rencontres se limitaient à des promenades entrecoupées de dialogues qui ne mettaient jamais en jeu des opinions sentimentales ou politiques, ou du moins qui n'engageaient jamais les siennes, c'était presque toujours moi qui parlais et les sujets, bien malgré moi, roulaient sur ma déjà un rien lointaine jeunesse, sur la Grande Guerre, au cours de laquelle je m'étais battu, sur mon intérêt pour les sciences occultes, sur notre amour commun pour les chats. Nous allions aussi, c'est vrai, à des séances de cinéma, toujours sur ma proposition, ou nous nous réfugiions dans des restaurants d'un quartier quelconque, ou le plus souvent nous gardions le silence. Un silence qui nous reconfortait tous deux. Jamais il n'y eut la moindre allusion intime ou sentimentale, à moins qu'on ne considère comme telle quelques confidences inoffensives qu'elle avait l'habitude de faire à propos de son défunt époux. Pour en finir, jamais aucun de nous deux n'avait rendu visite au domicile personnel de l'autre (à l'exception de la première fois

où Mme Reynaud vint me chercher avec la lettre d'introduction de M. Rivette), même si nous avions tous deux nos adresses respectives.

Pendant que je retournais chez moi sans presser le pas, je me mis à recomposer les traits fébriles de M. Reynaud tout en réfléchissant au hoquet de l'inconnu M. Vallejo. Image récurrente, pensai-je ; il m'était difficile ces derniers mois de ne pas associer la maladie et même la beauté avec le souvenir de M. Reynaud. Il était presque minuit et j'avais passé le reste de la soirée dans un café du quartier de Passy en compagnie d'une vieille connaissance, un couturier à la retraite qui consacrait une grande partie de son temps à l'étude du mesmérisme. Il ne pleuvait plus. D'une certaine manière, me mis-je à penser, les êtres qui nous servent de pont vers les patients révèlent l'état le plus profond de ces derniers. Les intermédiaires comme radiographies. La théorie, évidemment, est audacieuse, et dans le fond je n'y croyais pas. Que m'avait révélé Mme Reynaud de mon futur patient si ce n'est son propre désir, un désir morbide, de me voir enfin guérir quelqu'un ? Et que cela signifiait-il d'autre, sinon le désir justifié d'assurer sa confiance en moi ? Puisque je n'avais pas sauvé son époux, et tels étaient mon rôle et ma mission lorsque je suis apparu dans sa vie, je devais sauver maintenant l'époux de son amie, et témoigner par cet acte d'une réalité, d'un ordre logique et supérieur dans lequel nous pouvions continuer à être qui nous étions. Peut-être parvenir, finalement, à nous reconnaître, puis, après la reconnaissance, changer, dans mon cas, aspirer au bonheur. (Un bonheur raisonnable, qui ressemblait à la sollicitude, à la confiance.) Cependant, il y avait quelque chose qui ne collait pas, dont j'avais l'intuition dans les silences de Mme Reynaud, dans mon propre état sensoriel, en alerte pour des raisons que j'ignorais. Un malaise extraordinaire était là, sous-jacent, derrière les choses les plus insignifiantes. Je crois que je devinais le danger, mais que j'en ignorais la nature.

Tout à coup, comme pour justifier mes craintes, en tournant au coin de ma rue d'ordinaire déserte à cette heure, j'entendis des pas qui se précipitaient. Je fis encore quelques pas avant de m'arrêter, surpris. On me suit, ai-je constaté avec le même mélange de certitude

et d'étonnement qu'éprouvent les soldats quand ils se découvrent une jambe gangrenée. Était-ce possible ?

Prudemment, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule ; deux hommes, à une vingtaine de mètres, marchaient dans la même direction que moi, côte à côte, l'un contre l'autre au point qu'on aurait dit des frères siamois, leurs chapeaux à large bord, démesurés, leurs silhouettes noires découpées par le lampadaire du trottoir d'en face.

Je compris qu'ils marchaient sans me quitter des yeux. Je me sentis observé jusqu'à la douleur, une douleur qui me dénaturait. Je parcourus rapidement la distance qui me séparait de mon immeuble. Je ne me souviens pas les avoir entendus courir, ce qui me fait penser que ma réaction dut les prendre par surprise. En franchissant le seuil, après avoir fermé non sans effort la porte de l'entrée, je me rendis compte que j'étais en nage. Le dos appuyé contre la porte, je pensai : la transpiration est un signe indiscutable de santé. Ensuite je me sentis profondément honteux ; je dois m'être mis à courir, me dis-je, et ces hommes doivent avoir pensé, avec raison, que je les fuyais, etc. Je venais juste de mettre fin à ces récriminations qui ne menaient à rien, sauf à m'humilier, et je prenais déjà mon souffle pour me lancer dans l'ascension des marches très raides qui mènent au cinquième étage, quand j'entendis, de l'autre côté de la porte et presque à la hauteur de mon oreille, les voix de deux individus bredouillant quelque chose en espagnol.

Je grimpai les marches sans allumer, le plus silencieusement qu'il me fut possible, et je m'enfermai dans ma chambre. Une fois dans le lit, après avoir fait chauffer un thé sur le réchaud, je me dis qu'il y avait des éléments nouveaux entre hier et aujourd'hui qui mettaient à mal ma routine quotidienne. Du mouvement, pensai-je. Le cercle s'ouvre sur le point le plus inattendu. J'ai un patient qui se meurt du hoquet ; deux Espagnols (et mon patient, s'il n'est pas espagnol, est hispano-américain) qui, il n'y a aucun doute possible, me suivent ; Mme Reynaud qui devient nerveuse à la vue des deux messieurs de grande taille qui nous observaient dans le café de Bordeaux, lesquels, précisons-le, ne sont pas les Espagnols qui me suivent, mais dont

Mme Reynaud paraît connaître ou deviner l'identité, et qu'elle semble craindre.

Avril, pensai-je. Un nouveau cycle vital. Puis, sans m'en apercevoir, je sombrai dans le sommeil.

Je m'éveillai tard, avec un mal de tête. Quelqu'un frappait à la porte. C'était Mme Grenelle, la locataire de l'habitation contiguë à la mienne, qui tenait entre ses doigts une enveloppe bleue et une autre blanche, en papier courant. En me voyant, elle contint un cri :

– M. Pain, vous m'avez fait une de ces peurs.

– Mais je n'ai fait qu'ouvrir la porte, dis-je – et en effet je l'avais fait sans brusquerie, peut-être même trop lentement, disons : comme si j'avais ouvert la porte avec *résignation*. Et cette Grenelle avait eu peur !

– Il est midi, dit-elle tout en tendant le cou avec la vaine espérance de trouver quelque compagne nocturne dans mon appartement.

Par dignité, je refermai un peu plus la porte et demandai si les lettres m'étaient adressées.

– Évidemment, dit-elle, personne ne m'écrit, à moi, et si je reçois du courrier c'est de province, de ma sœur ou de la sœur de feu mon mari, mais jamais de Paris même.

Elle sourit, d'un air provocant, et son double menton s'éleva jusqu'à hauteur de ma poitrine. Je fis moi aussi un essai de sourire compréhensif.

– On s'est déplacé pour vous les apporter personnellement. Celle-ci (elle agita l'enveloppe blanche), deux individus étrangers, des Espagnols ou des Italiens. Et cette autre (elle fit une petite spirale en l'air avec l'enveloppe bleue et cligna de l'œil avec connivence), un porteur. Mais sentez-moi ça. Du parfum, pas vrai ?

Je demurai impassible, affichant un désintérêt que je n'éprouvais pas, les mains dans les poches de ma robe de chambre, le regard perdu dans le couloir désert et froid.

– Vous avez vu les messieurs étrangers ?

– Oui, et j’ai aussi parlé avec le porteur, un malheureux jeune homme tout juste arrivé d’Albi, qui ne connaît même pas la ville.

– Vous avez parlé avec les Espagnols ?

– C’étaient des Espagnols ?

– Je crois que oui, dis-je pas très assuré. Vous avez parlé avec eux ?

– Un peu. Ils sont restés à frapper à votre porte pendant pas mal de temps, il devait être neuf heures du matin, vous avez le sommeil lourd, M. Pain.

– Qu’est-ce qu’ils vous ont dit, Mme Grenelle ?

– Rien de particulier, ils m’ont demandé si vous viviez ici, et moi bien sûr je leur ai dit que oui, mais que sûrement vous aviez passé la nuit ailleurs. Qui allait imaginer que vous étiez couché ; ensuite ils m’ont demandé si vous aviez l’habitude de découcher, et moi je leur ai dit que ça ne me regardait pas, même si j’ai eu la précaution d’assurer que vous étiez un individu peu bohème, quelqu’un qui se consacrait aux études, et qui revenait presque toujours dormir chez lui. On voyait bien qu’ils avaient des problèmes à comprendre ou alors qu’ils ne savaient pas comment me répondre. Le fait est qu’ils sont restés silencieux, comme s’ils espéraient entendre un bruit quelconque en provenance de votre appartement, ensuite l’un des deux a écrit ce mot, l’a glissé dans l’enveloppe et me l’a donné, vous voyez. Il m’a dit qu’il était urgent que vous le receviez le plus tôt possible, il a répété ça plusieurs fois. Quel type pénible. D’accord, d’accord, je lui ai dit, j’ai bien tout compris, ne vous inquiétez pas. L’autre type ne décollait pas l’oreille de votre porte, sans perdre espoir, c’est du moins ce que j’en ai conclu.

Je lui subtilisai les lettres en bredouillant quelques remerciements confus et refermai la porte. Je me souvins alors, pendant que j’entendais les pas de Mme Grenelle se perdre dans le couloir, qu’à un moment donné de la nuit je m’étais éveillé d’un rêve où quelqu’un que je devinais vaguement comme bienfaisant me couvrait la bouche avec une douce et ferme autorité. À mon réveil, je m’étais trouvé avec ma propre main pressant mes lèvres. Comme

si j'avais voulu m'étouffer ? Comme si j'avais voulu m'obliger à garder le silence ?

Assis sur le rebord du lit, j'ouvris l'enveloppe blanche : *Monsieur Pierre Pain, nous vous prions de bien vouloir vous rendre au café Victor, dans le Quartier latin, à 22 heures. C'est une affaire d'une extrême gravité. Soyez-y sans faute.* Évidemment, il n'y avait pas de signature. L'enveloppe bleue avait été envoyée par Mme Reynaud et disait ceci : *Cher ami, j'ai parlé avec Mme Vallejo, elle est d'accord pour que nous nous rencontrions aujourd'hui, à quatre heures de l'après-midi, au café de Bordeaux. L'état de M. Vallejo n'a pas évolué, il continue à avoir le hoquet et la fièvre n'a pas diminué. Mme Vallejo ne croit pas qu'il puisse y avoir de problème entre le médecin qui s'occupe de son époux et vous. Je pense de même. À bientôt. Marcelle Reynaud.*

Par la vitre légèrement embuée du taxi, j'observai la façade de la clinique : je compris que par-dessus toutes les choses, par-dessus même la folie, il y avait là de la solitude, peut-être la forme la plus subtile de la folie, du moins la plus lucide.

Il était sept heures du soir de ce 7 avril, et Mme Vallejo, Mme Reynaud et moi venions d'arriver à la clinique Arago. Pendant le trajet, je n'avais pas desserré les dents. Les deux femmes semblaient avoir beaucoup à se dire et puis, de plus, mes pensées vagabondaient dans des régions brumeuses, peu propices à la conversation.

– Vous paraissez absent, observa Mme Reynaud pendant que son amie échangeait quelques mots, à l'autre extrémité, avec l'infirmière chargée de l'accueil.

– En aucune façon, dis-je, et je souris.

Puis nous pénétrâmes à la suite de Mme Vallejo dans des couloirs blanc et gris, d'une teinte métallique, phosphorescente, çà et là tachée d'inattendus rectangles noirs.

– C'est comme une galerie d'art moderne, entendis-je Mme Reynaud murmurer.

– En fait les couloirs sont circulaires, dis-je. S'ils se prolongeaient,

on pourrait se retrouver au dernier étage sans qu'à aucun moment on en ait eu le moindre soupçon.

– Comme la tour de Pise, dit Mme Vallejo d'une voix absente.

Il me sembla que ce n'était pas un bon exemple, mais je ne voulus pas la contredire.

Mme Reynaud me sourit d'un air étrange : l'atmosphère qui émanait de l'hôpital parvenait à l'attrister, donnant à son visage un air de gravité, un air d'attente.

– Tout est si blanc, dit-elle.

– Antinaturel, ajouta Mme Vallejo en la prenant par le bras et pressant le pas.

Je les suivis.

Les deux amies marchaient vite quoique leurs pas ne fussent pas assurés. De dos, on avait l'impression que les talons de leurs chaussures étaient décollés. Je pensai que tout cela était la faute des nerfs. Je remarquai également que la lumière des couloirs, disposée d'une manière curieuse mais très pratique puisqu'elle éclairait uniformément jusqu'aux coins où, à première vue, quelque un d'étranger à la maison ne décelait pas de traces d'installation électrique, tendait à clignoter ; de façon imperceptible et à intervalles réguliers, l'éclairage baissait.

Tout à coup, nous tombâmes sur un homme en blouse blanche, planté au milieu du couloir, le premier que nous apercevions au cours de notre trajet, qui paraissait absorbé dans de profondes réflexions. À notre approche il leva les yeux, nous jaugea, les lèvres plissées en une moue moqueuse, puis se croisa les bras. Il me donna l'impression d'être un individu froid, ou du moins c'est ce que je pensai alors. Je déduisis de son attitude que notre irruption, c'était visible, lui déplaisait. Mme Vallejo, d'une façon sensible, ralentit son pas comme si elle souhaitait repousser la rencontre inévitable avec cet homme. Il était évident qu'ils se connaissaient, et aussi qu'elle le craignait. Mais pourquoi ?

Nous fûmes présentés dans les formes.

– Le docteur Lejard, le médecin traitant de mon mari.

D'un mouvement de tête, sans prononcer un seul mot, même

quand il lui fut annoncé la raison de ma visite, Lejard nous salua. Son attention, ostensible et un peu affectée, était accaparée par Mme Vallejo.

Je gardai le silence, étudiant le visage sec du médecin, pendant que Mme Vallejo disait quelque chose à propos d'analyses d'urine qui n'avaient pas été faites ou qui s'étaient perdues, ce à quoi Lejard ne réagit que par un haussement d'épaules. Ensuite, quand je jugeai que le moment de parler était arrivé pour moi, je m'adressai directement à lui, lui demandant avec une naïveté que je dissimulais mal quelle était selon lui la maladie dont souffrait M. Vallejo. Sa réponse, coupante, me parvint à travers une voix de baryton :

– Je ne suis pas obligé de vous répondre. Mme Vallejo peut le faire, elle est au courant, moi je ne le ferai pas. Les charlatans n'ont jamais été mon fort.

– Mais que..., balbutia Mme Vallejo.

Mme Reynaud la prit par le bras.

– Georgette...

Lejard, indifférent aux femmes, me regarda fixement et sourit, comme pour me donner le temps de digérer ce qu'il m'avait asséné. À côté de moi, Mme Vallejo rougit visiblement, les mâchoires crispées, on aurait dit qu'elle était sur le point de gifler le médecin. Moi, je me contentai de soupirer, en essayant d'imprimer à mon visage un air de sérénité, vain effort, et en observant la pointe de mes chaussures.

Quand Lejard s'éloigna, après un bref salut de la tête qui accentua son sourire moqueur, nous dûmes assurément former un bien étrange tableau : pétrifiés dans le couloir, sans qu'aucun d'entre nous se décidât à dire quelque chose, n'importe quoi, à faire une observation banale qui romprait le silence, les visages tournés vers un lieu que plus personne n'occupait, comme si nous attendions que soudain Lejard se rematérialisât exactement là et présentât ses excuses. Sans crainte de me tromper je peux dire que le sentiment d'humiliation était beaucoup plus violent chez les deux amies qu'en

moi. L'attitude du médecin, malgré sa malignité, ne m'était pas inconnue.

Je toussai une ou deux fois, en évitant de les regarder, car je me rendis compte que c'était ce qu'elles souhaitaient, et nous étions déjà sur le point de reprendre notre marche quand, sans transition, et avant que nous eussions eu le temps de faire le moindre mouvement, pareil à une boule de neige et ensuite à une avalanche, de l'autre extrémité du couloir et dans notre direction avança un groupe compact de personnes vêtues de blanc.

En arrivant à notre hauteur, un homme, les cheveux en bataille et les yeux humides, se détacha du groupe et prit Mme Vallejo par le bras en s'écriant :

– L'éminent professeur Lemièrre est venu.

Ses paroles résonnèrent comme à l'intérieur d'une église. La lumière décrut de nouveau et un frisson me parcourut : l'homme s'était contenté de débiter sa réplique.

Pour confirmer l'affirmation, un petit bonhomme grassouillet au milieu du groupe sourit à gauche et à droite, leva la main, imposant le silence, puis la tendit, avec difficulté, jusqu'à trouver la main gantée de Mme Vallejo.

– Enchanté. Je viens de rendre visite à votre époux. Tous les organes sont comme neufs ! Je ne vois pas ce que cet homme peut avoir en mauvais état. Vous permettez ?

Mme Vallejo, tenue par le coude, suivit le docteur Lemièrre jusqu'au fond du couloir où une porte dissimulait la nature discoïde du couloir. Leurs silhouettes, vues d'où je me trouvais, paraissaient rapetissées, infantiles. La tête blanche du docteur Lemièrre, qui contrastait avec la porte battante qui lui servait de fond, effectua quelques mouvements brefs et brusques, affirmant, niant, interrogeant ; la tête de Mme Vallejo ne bougea qu'une seule fois, une légère rotation qui nous cherchait vainement, comme pour nous dire adieu.

– Nous ferions mieux de partir, susurra Mme Reynaud.

Les médecins qui accompagnaient Lemièrre nous observaient, les yeux las, sans expression, sans espoir. D'une certaine manière,

c'était comme être l'homme invisible. Un jeune homme élancé et de belle prestance parlait à l'oreille d'une jeune fille brune et potelée, au visage intelligent. Un autre tenait un cahier de notes et regardait le plafond. Derrière celui-ci se tenaient trois individus qui restaient silencieux et indifférents, les mains dans les poches ; sur la gauche un type blond trompait son ennui en contemplant la paume d'une de ses mains pendant que de l'autre main il tenait une cigarette éteinte. De dos au type blond, l'homme qui avait présenté Lemière et qui, on pouvait le supposer, faisait partie de l'administration de la clinique, écoutait, son nez pratiquement sous le nez de l'autre, le bavardage d'un type chauve et à la moustache fournie qui tenait contre sa poitrine au moins quatre énormes bouquins aux dos craquelés.

Parmi tous ces gens, il y en avait deux, qui se tenaient le plus en marge du groupe, presque collés au mur extérieur du couloir, qui me semblèrent connus. Tous deux avaient un stéthoscope pendu autour du cou.

– Je dois voir M. Vallejo, dis-je, protestant à voix basse.

Le son avait presque complètement disparu. Je ne sus pas si j'avais parlé ou si j'avais pensé.

– Pas maintenant, suivez-moi, je vous expliquerai dehors.

Les yeux bleus de Mme Reynaud semblaient prêts à s'éteindre, c'est la blancheur, pensai-je, cette lumière artificielle.

Je me disposais à la suivre, quand je saisis, à peine une fêlure dans l'ensemble, un signe d'inquiétude sur les visages des médecins qu'un moment auparavant j'avais cru reconnaître. Je souris dans leur direction, peut-être dans l'attente d'un signe qui aurait confirmé ce que j'avais supposé ; l'impassibilité qu'ils affichèrent n'était comparable qu'à celle du reste du groupe. Je suivis Mme Reynaud. Je me souviens qu'elle cheminait trop rapidement et qu'au contraire chacun de mes pas pesait comme si j'avais les jambes en plomb. Finalement je m'arrêtai. La sensation de me trouver dans une galerie d'art remonta mes veines et finit par m'immobiliser. Mme Reynaud continua à marcher. Je regardai vers l'autre extrémité, Mme Vallejo avait ôté un gant et observait alternativement ses ongles et le visage de Lemière. Me

trouvant à mi-chemin des deux femmes, mon attitude devait visiblement témoigner de ma confusion, de mon embarras, mais personne ne s'intéressait à moi. À ce moment-là, comme accordées, les lumières du couloir clignotèrent. Je me dis que là on allait vraiment avoir une coupure de courant. Il me sembla que l'ombre de Mme Reynaud s'écrasait contre le mur. Je tournai la tête de nouveau : certains médecins levèrent les yeux vers le plafond, l'air ennuyé, comme si le phénomène ne leur était pas inconnu. L'intensité de l'éclairage, après s'être stabilisée, décrut considérablement. Maintenant le couloir baignait dans une atmosphère sépia et les ombres s'allongeaient dans des directions imprécises. Mme Reynaud, les lèvres entrouvertes comme si elle avait prononcé un mot inaudible, mon nom peut-être, m'attendait à l'autre bout du couloir. Je tournai mon regard pour la dernière fois vers le groupe de médecins. Les deux que je croyais reconnaître étaient toujours là, d'une certaine manière en marge des autres, comme des étudiants étrangers, me fis-je la réflexion.

Le terme d'étrangers me donna la clé ; je compris alors qui ils étaient, où je les avais vus, et je me mis à courir jusqu'à me retrouver contre le visage surpris de mon amie.

– Monsieur Pain, rappelez-vous donc que nous nous trouvons dans un hôpital, me sermonna-t-elle.

Dehors la pluie avait commencé à tomber, une pluie fine qu'on remarquait à peine mais qui contribuait à augmenter la solitude de la nuit. Mme Reynaud, il est vrai, avait un parapluie. La rue était vide, comme si les gens avaient choisi de rester enfermés chez eux. Le détail suivant ne m'échappa pas : tout l'éclairage provenait des lampadaires publics. Est-ce que les gens restaient chez eux toutes lumières éteintes ? Nous cheminâmes sur le trottoir en nous tenant par le bras. Soudainement, je ne sais pourquoi, tout me sembla parfait. Le profil de Mme Reynaud, le tambourinement clair de la pluie sur le parapluie, la sensation d'aventure, minime mais partagée.

– Le docteur Lemièrre est un médecin célèbre, du moins c'est ce que m'a dit hier Mme Vallejo. On dirait une coïncidence, mais hier, justement, Mme Vallejo me confiait qu'il était très difficile,

pour ne pas dire impossible, d'espérer que le meilleur médecin de la clinique Arago s'intéresse à son mari. Je suppose que quelqu'un a recommandé M. Vallejo, et finalement Lemièrre a décidé de se pencher sur son cas bien que ce soit une personne extrêmement occupée. C'est tout de même bizarre, vous ne trouvez pas ? Pour Mme Vallejo, c'est la meilleure nouvelle qu'elle pouvait recevoir. Vous comprendrez que notre présence, dès lors, était inopportune.

– Vous voulez dire que Lemièrre ne tolérerait pas ma présence dans la chambre de son patient, protestai-je. Le médecin et le guérisseur sont incompatibles.

– Je n'ai pas dit cela, monsieur Pain, et puis vous n'êtes pas un guérisseur.

– J'ai été traité comme tel, vous l'avez déjà oublié ?

– L'incident avec Lejard ? Vous êtes fâché pour ça ?

– Non...

– Alors ne faites pas cette tête-là. Et faites attention où vous mettez les pieds, vous avez marché dans une flaque.

En réalité, j'étais heureux. La pluie, la nuit, les reproches de Mme Reynaud, le bonheur arrivent avec les choses les plus simples.

– Et le docteur Lejard, quel est son rôle dans cette affaire ?

– Lejard est toujours le médecin traitant de M. Vallejo. Disons que Lemièrre, dans le meilleur des cas, aura voix au chapitre à titre de conseiller, ce qui est déjà beaucoup.

– D'après ce que j'ai vu, Lejard ne s'entend pas très bien avec Mme Vallejo.

– Ni avec M. Vallejo, d'après ce que j'ai compris.

– Pourquoi ne pas changer de médecin, alors ?

– Parce que cela ne dépend pas d'eux, cher ami. Je vais vous faire une confidence : pendant quatre jours Lejard n'est pas venu voir Vallejo, qu'est-ce que vous en dites ?

– Que c'est horrible.

– Le problème est que les Vallejo n'ont pas d'argent. L'admission de Vallejo a été négociée par un compatriote à lui, un certain

M. García Calderón. C'est cette personne qui a mis à la disposition de Vallejo son propre médecin, c'est-à-dire le docteur Lejard.

– Depuis combien de temps est-il hospitalisé ?

– Il est entré à la clinique le 24 mars.

– C'est bizarre, j'ai cru reconnaître deux des médecins de la cour de Lemièrre, mais c'est impossible, ceux avec qui je les confonds sont des étrangers, des Espagnols, je crois, et la vérité c'est que j'ai du mal à les imaginer en médecins ou en étudiants en médecine. On dirait plutôt des apprentis gangsters. Mais ils n'inspirent pas la moindre crainte, me hâtai-je de préciser.

– À quoi ressemblent-ils ?

– Des types minces, bruns... Je ne crois pas qu'ils connaissent Paris. Ils s'amuse, mais ne me demandez pas pourquoi je sais qu'ils s'amuse. La vérité est que je ne le sais pas. Simplement, ils me donnent l'impression d'être deux noceurs en goguette.

– Je ne sais pas si un médecin espagnol s'est occupé de M. Vallejo. Il y a un médecin péruvien qui lui rend visite souvent. M. Vallejo est péruvien, je vous l'avais déjà dit ?

À dix heures du soir juste, après avoir pris congé de Mme Reynaud devant la bouche du métro, j'arrivai au café Victor, boulevard Saint-Michel. Mon nom était inscrit sur la liste du maître et je fus mené sur-le-champ jusqu'à l'un des cabinets particuliers où m'attendaient les Espagnols. J'eus l'impression, malgré l'éclairage impeccable, sans rien d'anormal, du restaurant, de m'enfoncer dans un cinéma sombre, avec le film déjà commencé, précédé par le garçon, qui dans ce cas se métamorphosait en ouvreuse me conduisant jusqu'à mon siège. La chauve-souris, pensai-je. Le chemin qui lie l'homme qui sert et l'homme qui voit dans l'obscurité.

– Vous êtes ponctuel, dit l'un des Espagnols.

Je demurai immobile, le chapeau entre les mains, sans franchir la porte de couleur sang du cabinet particulier. C'était difficile de les reconnaître sans leur blouse, mais c'était évident que les deux médecins qui suivaient Lemièrre et les deux Espagnols que j'avais croisés

dans l'escalier, et qui, ensuite, le matin, avaient laissé le message, étaient les mêmes personnes.

– Prendrez-vous un verre de vin ? me demanda le plus maigre, et il emplit à ras bord, patiemment, le troisième verre qui se trouvait sur la table.

Je m'assis face à eux, le plus près que je pus de la sortie, repoussant les explications que je devais leur demander.

– Je sais, ceci doit vous paraître assez bizarre, mais ce ne l'est pas, dit l'autre en souriant, le plus brun, même si, pour être réellement honnête, je dois dire que tous deux étaient maigres et bruns et que, par moments, et d'une manière assez inquiétante, c'étaient là leurs *uniques* caractéristiques.

Ma main trembla en saisissant le verre ; une grande partie du contenu se répandit sur la nappe.

– En réalité nous avons envie de parler avec vous, ne vous inquiétez pas pour la tache de vin, ça n'a pas d'importance.

– Une conversation entre amis, si vous me permettez ce mot.

– Détendue.

– Mais buvez, buvez, nous avons commandé quelque chose à manger, rien de spécial, de la viande froide pour grignoter, ensuite nous irons souper quelque part par là.

– Je suis végétarien, fut la première chose que je dis.

Les Espagnols se regardèrent d'un air surpris – ou peut-être en feignant une surprise qu'ils n'éprouvaient pas – et ensuite ils sourirent avec bonté, comme si j'avais raconté une mauvaise blague et qu'ils me pardonnaient.

– Gaston, ordonna l'un d'eux quand le garçon entra avec deux plateaux débordants de tranches de jambon, de côtelettes coupées en morceaux et de divers types de fromages, apporte des noix et des amandes pour notre invité.

Je voulus protester mais il m'en empêcha d'une main ridée et pâle.

– N'oublie pas les cacahuètes, Gaston, dit-il alors que le garçon avait déjà disparu.

Le type brun desserra le nœud de sa cravate et me sourit, l'autre

s'était jeté sur un des plats et fourrait dans sa bouche de grands morceaux de fromage qu'il faisait passer à grandes gorgées de vin sans la moindre retenue.

– Messieurs, dis-je en tenant le verre à hauteur du nez, comme si j'en humais le contenu, la vérité est que je ne suis pas venu pour manger.

Les Espagnols éclatèrent de rire avec une spontanéité non dépourvue de sympathie ; celui qui mangeait s'étouffa, leva son verre dans ma direction et continua à être occupé par les plats.

– Vous savez quoi, dit le type brun, je n'ai pas la moindre idée du nom du garçon, nous les appelons tous Gaston, et quand on trouve, je veux dire quand l'un de nous appelle Gaston un vrai Gaston, l'autre paie le repas, vous comprenez ?

– Non, je ne comprends pas. Avec ce système, il ne peut pas y avoir de gagnant. (Le type me regarda d'un air interrogateur.) Si vous et votre ami appelez indifféremment Gaston tous les garçons, il est évident que vous gagnez ou que vous perdez tous les deux. L'un de vous devrait les appeler Gaston et l'autre... Raoul.

Le type brun réfléchit un moment et ensuite acquiesça plusieurs fois.

– Vous avez raison. Notre système est sans doute trop parfait. Vous avez très certainement lu Newton, bien sûr.

Je ne répondis pas.

– Nous savons que vous pensez vous occuper de Vallejo, dit d'une voix triste le type maigre.

Je le regardai à travers le verre de vin : une anguille rouge, lente, qui se passait la langue sur les dents et buvait de manière faussement parcimonieuse.

– C'est la raison pour laquelle vous m'avez suivi hier soir ?

– Nous sommes allés vous voir chez vous, deux fois. (Il sourit, obséquieux.) Nous savons où vous vivez, monsieur Pain. Quel intérêt aurions-nous à vous suivre ?

– C'est vrai. Mais si ce n'était pas vous, ce devait être deux compatriotes à vous.

– Quand était-ce ?

Son intérêt semblait sincère.

– Hier soir, après notre rencontre dans les escaliers.

Les Espagnols parurent réfléchir quelques secondes.

– Bien, bien, bien... Mais passons, ça n'a pas d'importance, non ? Une coïncidence, parce que ce qui est hors de doute, c'est qu'il ne s'agissait pas de nous. (Il ne le dit pas sur un ton très convaincu.) Mais venons-en à l'essentiel.

– L'essentiel ?

– Le bien commun, dit-il. Ou le sens commun, comme vous préférez.

Le type brun avala deux pastilles qu'il tira d'une petite boîte nickelée. La boîte était presque plate et renvoyait la lumière qui la heurtait en éclats étrangement ciselés. Je n'avais jamais vu d'objet semblable. Je me sentis soulagé quand il la remit dans la poche intérieure de sa veste.

– Vous pouvez aisément le deviner, dit-il, nous voulons que vous oubliiez tout, Vallejo, sa femme, nous, tout.

Je passai les lèvres sur le rebord du verre. Je ne pouvais pas penser. La situation était, pour le moins, extravagante. Je dois garder mon sang-froid, me dis-je. Je bus. Une grande gorgée dans le vain espoir de retrouver ma sérénité.

– Notre requête (il insista sur ce dernier mot) ne comporte pas, évidemment, un quelconque mépris pour vos facultés. Je vous dirai même plus, je peux vous assurer ici même, et mon camarade ne me laissera pas mentir, que j'éprouve une grande admiration pour l'efficacité dont vous faites preuve dans votre domaine. Un domaine, il est vrai, très étendu, et, j'oserais l'affirmer, inconnu de la plupart des mortels, ce n'est pas vrai ?

J'acquiesçai d'un mouvement de la tête et immédiatement après me sentis méprisable.

– Mais avec Vallejo vous n'avez rien à faire. Pour le bien commun.

– Le bien commun, soupira l'autre, une belle définition, votre

bien et celui de tous... L'harmonie... L'équilibre... Les sphères stabilisées... Les tunnels à nouveau emplis... Les sourires...

J'allais protester que je ne comprenais pas un mot de tout ce galimatias mais décidai que le mieux était de me taire. Le type brun, appuyé au dossier rouge vif du fauteuil, ne me quittait pas des yeux ; cependant, il n'y avait pas de menace dans son regard, mais bien plutôt de la curiosité. Il m'étudiait. Je ne sais pourquoi, cela me donna du courage. Cédant à une impulsion insensée, je remplis de nouveau mon verre et bus, avec presque de l'espoir.

– C'est Lejard qui vous a envoyés ?

– C'est une question à laquelle nous n'allons pas répondre, soupira le maigre, en fait, je vous le dis en toute franchise, nous n'allons répondre à aucune question, à moins que ce ne soit strictement indispensable pour mener à bien notre marché avec vous.

– Un marché ?

– Nous vous l'avons déjà dit, oubliez que Vallejo existe, que la clinique Arago existe, etc., et nous, nous ne pouvons pas faire moins, nous oublierons cette enveloppe.

D'un geste lent, et empreint aussi d'une fanfaronnade fautive et étudiée, le type brun laissa tomber à côté de la bouteille une enveloppe rectangulaire, marron foncé, comme celles que donnait la Banque de Paris une dizaine d'années auparavant. Il y avait à l'intérieur deux mille francs.

– Mais pourquoi ?

Dans un signe d'admonestation, le doigt du type maigre traça un hiéroglyphe dans l'air, nous séparant.

– Pas de questions, souvenez-vous-en.

Il n'y avait pas de doute, même s'ils avaient assisté cet après-midi à la scène entre Lemièrre et Mme Vallejo, les Espagnols ne savaient pas encore que j'étais complètement en dehors du coup. Lemièrre s'occupait de tout ; lui, son équipe médicale et Lejard ; il fallait être idiot pour payer pour que je ne m'occupe plus de quelque chose avec quoi je ne pouvais avoir aucune relation. De très loin parvinrent les accords d'un tango. Le rire cristallin d'une femme. Le murmure sourd de quelques

voix, quelques rires isolés, des applaudissements. J'entendis la voix d'un présentateur qui disait : *Alan Monardes en personne jouera pour vous...*

– C'est de la folie.

– D'accord, mais c'est une folie qui ne vous nuit en rien, au contraire, par les temps qui courent quelques petites économies ne sont pas de trop...

Ils sont fous, pensai-je, mais c'était du bon et véritable argent, il était là, attendant que je le prenne et le fourre dans mon portefeuille. Pour la première fois, je n'eus pas peur.

– C'est le pot-de-vin le plus étrange dont j'aie jamais entendu parler, murmurai-je.

Il va sans dire qu'ils ne saisirent pas ce que j'avais dit. Le type maigre sourit sans y accorder d'importance.

– Appelons Gaston, dit-il en pressant la sonnette, et commandons une autre bouteille de vin. La nuit est encore jeune.

– La nuit est toujours jeune, corrigea le type brun.

– Monsieur Rivette ?

– Ah, Pierre Pain.

– Je vous parle du café de Raoul, il doit être horriblement tard.

– Ça n'a aucune importance, je ne dormais pas.

– Je crois que je suis soûl, j'avais besoin... de parler avec quelqu'un en qui j'ai confiance, cher monsieur Rivette.

– Dites-moi en quoi je pourrais vous aider.

– Cette nuit, j'ai commis une action abominable, répugnante...

– ...

– J'ai accepté d'être acheté...

– Vous ?

– C'est vrai, c'est difficile de penser qu'il existe des gens capables de corrompre un pauvre diable comme moi.

– Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, Pierre, calmez-vous, vous êtes trop nerveux.

– Et combien de fois m'avez-vous vu nerveux, monsieur Rivette ? Fouillez dans votre mémoire...

– Mais, Pierre, il ne s’agit pas de cela, la nature humaine est insondable, vous vous souvenez de Pleumeur-Bodou ?

– Que dites-vous ?

– Pleumeur-Bodou.

– Mon Dieu, ça fait des années que je n’ai pas pensé à lui. Je suppose que dans le temps nous avons été amis.

– La volonté d’oubli, la magie. Il n’y avait pas grand-chose qui rendait Pleumeur-Bodou nerveux, vous vous en souvenez ?

– Il s’est suicidé, n’est-ce pas ?

– Non. Il y a plus d’un an qu’il se trouve en Espagne. Je reçois de temps à autre des lettres de lui. Il aime évoquer le temps passé.

– Pas moi. Pas trop. Je préfère m’accepter ou me supporter tel que je suis. Mais pourquoi avez-vous mentionné Pleumeur-Bodou ?

– Je ne sais pas, je crois que j’étais en train de penser à lui... et à vous.

– Aujourd’hui ?

– Toute la soirée. Vous savez, nous les vieillards, nous passons le temps avec les temps passés. J’ai étudié un thème astral que j’avais fait à tous deux.

– À Pleumeur-Bodou et à moi ? Vous ne l’avez jamais dit.

– Une bêtise sans importance. Ne vous inquiétez pas. Bref, que me disiez-vous à propos de corruption ?

– J’ai accepté d’être acheté. Je me suis laissé corrompre.

– Vous voulez dire que vous avez accepté de l’argent...

– Exactement. On m’a donné deux mille francs, et on m’a soûlé, ensuite on est allés assister au spectacle d’un pitoyable orchestre de tango, et on a continué à boire. J’ai même mangé de la viande ! Un succulent bifteck argentin !

– Pierre...

– Et ça n’a pas été contre ma volonté. Je voulais savoir. Je suis resté pour ça : pour satisfaire ma curiosité. En réalité, cher monsieur Rivette, on m’a payé pour que je ne fasse pas quelque chose que de toute façon je ne pouvais ni n’allais faire. Mais, attention, eux

ne le savaient pas. Ce qu'ils savaient en revanche, et semble-t-il des heures avant que moi-même j'en sois informé, c'était qu'on allait me demander de m'occuper du malade en question. Des heures avant, vous comprenez ?

– ...

– Des heures avant, alors que moi j'ignorais jusqu'à l'existence de mon ex-patient, ils sont venus me voir pour m'empêcher de m'occuper du cas. Je dis ex-patient, même si en réalité je devrais dire mon non-patient. Je ne l'ai jamais vu ! Et eux cependant *savaient* et ont pris les mesures appropriées. Je sens qu'on m'a tendu une embuscade ; on s'est embusqué à un tournant du chemin ; mais moi, je ne suis jamais passé par ce chemin, et jamais je n'y passerai. Quelle explication peut-on trouver ?

– Il y a toujours des explications, Pierre, et quand il n'y en a pas, c'est qu'il ne peut y en avoir, souvenez-vous de Terzeff, ce pauvre garçon qui prétendait réfuter Mme Curie.

– Terzeff... Ce n'était pas l'ami de Pleumeur-Bodou ?

– Justement. Terzeff était le scientifique, même si Pleumeur-Bodou n'était pas en reste. Un jeune homme qui à première vue semblait très brillant. Évidemment, toutes ses théories étaient indémonstrables.

– Ce doit être l'alcool, je n'arrive pas à me souvenir de quoi que ce soit, ça fait longtemps que je n'avais bu autant.

– Vous vous souvenez qu'il était aussi question d'une histoire sentimentale ? Terzeff était amoureux d'Irène, la fille de Mme Curie, j'ai toujours pensé que c'était la raison qui l'avait poussé à essayer de réfuter la mère.

– C'est Terzeff qui s'est suicidé, non ?

– Justement, il s'est pendu du pont Mirabeau, une nuit de 1925... Je crois que c'était l'hiver ; janvier ou février ; des jours horribles.

– Mon Dieu, tout cela me fait rire, monsieur Rivette. Cela me paraît si triste et si ridicule, Terzeff amoureux d'Irène Joliot-Curie, et moi en train de vous déranger en pleine nuit.

– Je ne dormais pas, cher ami, j'étais en train de lire, on pourrait

dire que j'attendais votre appel, vous savez bien qu'à notre âge quelques petites heures de sommeil nous suffisent.

– À Raoul aussi, apparemment. Il a fermé le café et maintenant il est attablé et fait une réussite.

– Une réussite ?

– Oui... Il est assis au milieu du café, à deux tables du comptoir, et essaie de faire une réussite.

– Une scène inquiétante, mon cher Pierre.

– Non... non, ne le croyez pas.

– ...

– Dans le fond de la salle, il y a quelqu'un d'autre, derrière le zinc, assis sur un tabouret près de la porte qui donne Dieu sait où. C'est la femme de Raoul et je crois qu'elle fait les comptes de la journée ou qu'elle lit un roman. Ça n'a pas d'importance ! De quoi parlions-nous ?

– De vous, Pierre, et de votre étrange corruption.

– Honteuse, voulez-vous dire.

– Non, non, non... Voyez-la comme le prolongement de votre curiosité.

– Et j'ai accepté l'argent. Deux mille francs.

– Ça a été sans aucun doute un malentendu, et vous en avez profité.

– De manière honteuse, de manière indigne, comme un misérable...

– Vous pouvez rendre l'argent et l'affaire sera terminée.

– J'ai pensé que je n'avais rien à perdre, ça ne mettait même pas en jeu mon éthique... professionnelle. Mon éthique de concierge ! J'ai pensé que j'avais besoin de cet argent ! Excusez-moi.

– ...

– Maintenant je ne saurais pas où retrouver les Espagnols. Je les ai vus cet après-midi à la clinique Arago, mais je ne crois pas qu'ils y travaillent. Pourquoi ? Je ne le sais pas. Je suis simplement sûr qu'ils n'y travaillent pas... Vous êtes déjà allé à la clinique Arago ?

- Non...
- C'est terrible. Les couloirs sont interminables, comme faits exprès pour vous perdre... Et les gens se perdent souvent... Je ne me sens pas bien...
- Tout est si confus...
- Je voulais l'argent pour des raisons qui n'avaient pas de rapport avec une nécessité pratique. Je ne le voulais pas pour manger ! J'ai une pension de l'État... Je dépense très peu, vous le savez bien...
- Bien sûr, Pierre.
- Il y a d'autres raisons, sous-jacentes, monsieur Rivette, c'est comme si je pouvais sentir quelque chose qui est ici même, à l'affût... J'ai pris l'argent... uniquement pour ne pas mettre d'obstacle... devant l'orifice... Ça doit paraître paranoïaque, et pourtant c'est comme ça. À moins que je ne cherche une excuse !
- Je pense que vous devriez vous calmer, Pierre.
- Vous vous souvenez de cette dame à qui vous aviez donné mon adresse, il y a plus de six mois ? Son mari se trouvait à l'hôpital de la Salpêtrière. Mme Reynaud.
- Oui, oui, Mme et M. Reynaud. Ce dernier est mort, si je ne me trompe pas. Un garçon très jeune.
- En effet. Eh bien, c'est précisément Mme Reynaud qui m'a introduit dans cette affaire. Le malade en question est le mari d'une amie à elle.
- Je ne vois pas le rapport, Pierre.
- Je crois que je suis tombé amoureux de Mme Reynaud.
- ...
- Je dois vous sembler ridicule avec mes quarante-quatre ans soupirant après une jeune femme...
- Vous êtes encore jeune, Pierre, ce qui serait ridicule, c'est que moi, je tombe amoureux, avec mes quatre-vingts ans passés sur le dos. Elle est au courant ?
- Non, évidemment.
- Que pensez-vous faire ?
- Rendre l'argent, j'imagine, ou inviter Mme Reynaud dans un

restaurant chic. Je ne le sais pas. Tout tourne autour de moi, maintenant. Je crois que j'ai trop bu et que vous avez été trop patient avec moi.

– ...

– Je crois que Raoul aussi a été trop patient. Il est temps d'aller dormir.

– ...

– Alors Pleumeur-Bodou est dans les Brigades internationales ? Je l'envie : une cause juste, et l'aventure dans un pays passionnant, de splendides vacances.

– Non, d'après ce que je sais, il s'est engagé dans l'autre camp.

– Avec les fascistes ?

– Exactement.

– Mon cher monsieur Rivette, c'était prévisible. Pleumeur-Bodou n'a jamais eu d'inclinations démocratiques.

– Moi, je n'en ai jamais eu le moindre pressentiment. Mais enfin, à mon âge, j'ai cessé de juger. J'accepte les gens comme ils sont, quoi qu'ils fassent.

– Vous avez toujours été un maître excessivement indulgent, monsieur Rivette.

– Ne le croyez pas. C'est simplement que c'est une erreur pour un vieillard comme moi de s'ériger en juge... Mais il y aura des juges, Pierre, n'en doutez pas, des juges durs comme le roc et pour lesquels le mot pitié n'aura pas de sens. Parfois, au cours de mes nuits entrecoupées, je rêve d'eux, je les vois agir et décider : ils recomposent les pièces, ils sont cruels et se conduisent suivant des règles qui pour nous ne relèvent que du hasard. En un mot, ils sont horribles et incompréhensibles. Bien sûr, moi, à ce moment-là, je ne serai plus là.

– C'est peut-être la boisson, mais cette nuit a une drôle d'odeur.

– Chaque nuit a une odeur différente, cher ami, s'il n'en était pas ainsi ce serait insupportable. Je crois que vous devriez aller vous coucher.

– Mais l'odeur de cette nuit est particulière, c'est comme si quelque chose était en train de remuer dans les rues, quelque chose

sans contour, que je connais, mais dont je ne parviens pas à me souvenir.

- Allez vous mettre au lit. Dormez. Apaisez votre esprit.
- Même là l'odeur me poursuivra.

Cette nuit-là, celle du 7 au 8 avril, eut le douteux honneur d'être une des pires nuits de ma vie. Je ne me souviens pas à quelle heure je me couchai ni dans quel état je me hissai marche après marche jusque chez moi. Je dormis, si on peut appeler sommeil ces tremblements, dans un labyrinthe aux plafonds bas, blanc et gris, d'une architecture pareille à celle des couloirs de la clinique Arago, parfois plus grands, interminables, parfois plus petits, comme des vestibules courbes, où les sursauts et les gémissements avec lesquels je m'éveillais et me rendormais n'étaient pas le pire qui pouvait m'arriver. Qu'est-ce que je faisais là-bas ? Est-ce que j'étais là par ma volonté ou une force étrangère me maintenait-elle dans cet endroit ? Est-ce que je cherchais Vallejo ou *quelqu'un d'autre* ? Je crois que si tous les cauchemars s'étaient donné le mot pour fondre sur moi pendant mon sommeil le résultat n'aurait pas été différent de celui de cette nuit. Je me souviens qu'à un moment donné je me retrouvai assis sur le lit, essuyant la sueur de mon cou avec la manche de mon pyjama, et que je pensai que les rêves dont je souffrais avaient toutes les caractéristiques d'une transmission ; oui, une sorte de transmission radiophonique. Ainsi, comme si mon monde onirique avait été le poste de radio d'un radioamateur tapi sur une longueur d'onde qui ne lui appartenait pas, des scènes et des voix parvenaient à mon esprit (parce que je dois dire que les rêves avaient la particularité suivante : plutôt que d'images, ils étaient composés de voix, de balbutiements, de sons gutturaux) qui n'avaient rien à voir avec mes propres imaginations même si je m'étais converti, de manière fortuite, en récepteur. Le radiothéâtre démentiel qui m'assaillit était sans aucun doute l'anticipation de l'enfer ; un enfer de voix qui s'enlaçaient et se désenlaçaient à travers un arrière-fond continu qui, je suppose, devait être mes ronflements d'angoisse, formant des duos, des trios,

des quatuors, des chœurs entiers qui avançaient à l'aveuglette dans une chambre vide, comme une salle de lecture vide, qu'à un certain moment j'identifiais comme mon propre cerveau. Je pensai aussi, à un moment du rêve, que l'oreille était l'œil.

Le cauchemar, d'une manière sommaire, put se dérouler ainsi :

Une première voix dit : « Qui diable est Pierre Pain ?

– Il y a une fuite.

– Ce dont je suis uniquement sûr, c'est qu'il y a une fuite.

– Elle a pu se produire à cause d'une inattention insignifiante.

– Observez le panorama. Qu'est-ce que vous remarquez de bizarre ?

– Notre vie dans le Marché, dans les rues du Grand Marché...

– Les rêves, la mélancolie.

– Il y a une fuite, observez le panorama. »

D'une manière floue, comme dans une photo bougée, je vois Terzeff, Pleumeur-Bodou et moi-même autour de M. Rivette, dans le bureau de son ancienne maison du boulevard Richard-Lenoir, où il n'habite plus depuis longtemps ; on est en 1922 et nous sommes tous quatre silencieux, quoique notre maître bouge les yeux constamment, comme s'il devinait une intrusion. Je comprends que cette image est, d'une façon ou d'une autre, une solution de rechange au cours général du rêve et que, malgré sa haute protection, je ne pourrai pas m'y accrocher.

Un inconnu sourit. C'est un acteur de cinéma, mais je ne sais que cela, rien de plus. Son sourire est magnifique, ses paroles, en revanche, déchirent l'air, absorbent tout l'oxygène de la pièce : « Que voulez-vous dire quand vous parlez d'une fuite ? Que représente pour vous le mot *fuite* ? »

Par-derrière, comme si c'était la scénographie de l'inconnu, je crois entendre un bruit sourd, intermittent, qui m'emplit d'un sentiment d'inquiétude.

Je me réveille. J'écoute avec attention le bruit des canalisations. Les murs de la chambre, de manière presque imperceptible, paraissent vibrer. La même chose arrive à ma peau.

L'inconnu s'éloigne sur un boulevard solitaire. Des cimes des arbres tombent des feuilles sèches. Est-ce l'automne ?

Maintenant je me vois moi-même, caché derrière un rideau, observant à travers les vitres sales l'inconnu qui est au milieu de la rue. L'inconnu, à son tour, scrute les fenêtres de l'édifice où je me trouve, mais pas la fenêtre derrière laquelle je l'épie.

Qui est cet homme ? Que cherche-t-il ?

La scène se disloque au moment où son regard va se poser sur ma fenêtre.

Prononcée en duo, et sur un ton plaintif, j'entends la phrase suivante : « Ça va être difficile de se déplacer dans Paris, chef, on sait à peine trois mots de français... »

– Quel sens a pour vous le mot fuite ?

– Fuite d'informations ?

– Conservez ce circuit spinal miniaturisé !

– Nos agents ne dépensent pas seulement du temps, mais aussi de l'énergie !

– Savez-vous ce que signifient ces mots ? Temps... Énergie... Temps... Énergie...

– Un ensemble de fuites improbables. »

Des murmures d'ennui, d'accablement. Ensuite, des plaintes.

« Chef, écoutez, j'ai une drôle de sensation.

– Comme si on était en train de me gratter le dos, comme si déjà il ne restait plus de temps.

– La mélancolie des rêves, leur absolue futilité.

– Y a-t-il quelqu'un ici, en dehors de nous ? »

Comme si je me trouvais à l'intérieur d'un cloaque, par le trou de la bouche d'égout je vois les chaussures sombres d'un homme, le pantalon gris seulement jusqu'aux genoux. Si l'individu s'éloigne, je peux élargir mon champ d'observation jusqu'à la ceinture. Je ne vois jamais son tronc et encore moins son visage.

L'homme fait les cent pas dans une rue déserte, toujours suivant une ligne réelle ou imaginaire. À aucun moment il ne sort de mon champ visuel.

Quelqu'un me murmure, presque collé à l'oreille : « Fais attention au Sud-Américain... »

Quand je regarde par-dessus mon épaule, je ne vois que de l'obscurité ; je constate qu'en effet je me trouve dans un égout...

De vieilles photographies floues de 1920, Pleumeur-Bodou, Terzeff et moi traversons un pont de fer, arrivés de l'autre côté nous nous retournons et saluons en soulevant nos chapeaux – sauf Terzeff qui le fait avec un mouchoir blanc – une silhouette vacillante qui peu à peu disparaît ; alors que nous arrivons sur une place, je découvre qu'on a dressé un échafaud ; un échafaud *neuf*, disent Pleumeur-Bodou et Terzeff, mais leurs lèvres exhalent à peine un son infrahumain ; un petit air automnal se faufile par les fenêtres, mais est-ce l'automne ?

La même voix, bien que cette fois-ci je sache qu'elle provient de mon intérieur, insiste : « Fais attention au Sud-Américain froid... »

Froid ? Du sang-froid ? La froideur de la mort ?

J'essaie de dire que l'homme est malade, que quelque part dans la ville il y a un homme malade, mais ma bouche reste ouverte, incapable de prononcer un quelconque son.

« As-tu entendu parler d'une nova ?

– Vif-argent électrique, thermographes cassés, fuites...

– As-tu entendu parler d'un homme-nova ?

– Toutes ces histoires de plaisanteries quantiques.

– Moi, qu'on me fouille. »

Mon Dieu, me dis-je en regardant les chaussures de l'homme, leurs bouts luisants, pourvu qu'il ne se baisse pas...

Je me réveille. Je transpire, j'essaie de ne pas me rendormir. Pendant un instant j'ai la certitude qu'il y a quelqu'un d'autre dans ma chambre.

Une femme, le dos tourné, rit (je le sais parce que c'est la seule chose qu'on entende) tout au bout d'un couloir d'hôpital. Son rire est comme un sédatif. Ensuite tout se défait et se recompose.

L'inconnu s'approche environné d'un bruit intermittent. Le bruit est son auréole. Il se tient debout sur les marches du Louvre. Le

vent de l'automne tourbillonne en désordre à l'horizon de Paris. Il me parle.

« Je vis sous les arcades noires, dans une cour au toit de verre.

– Nous allons supposer que nous avons deux vitres jointes ; si nous les observons de face, rien n'attirera notre attention, mais si nous les observons de côté nous verrons qu'il s'agit en effet de deux vitres...

– Qui diable est Pierre Pain ?

– Il a gardé notre argent.

– Y a-t-il quelqu'un ici, en dehors de nous ? »

Je sens que quelqu'un taille les vitres. Je me sens devenir muet. Je me réveille.

Aux toutes premières heures de la matinée, Mme Reynaud se présenta chez moi. C'était la première fois que cela arrivait depuis le début de notre amitié.

Un peu troublé par la nouveauté de la situation, je la priai de prendre un siège le temps pour moi de m'habiller dans la pièce voisine. Elle sembla ne pas m'entendre ; nous restâmes quelques instants immobiles, comme si nous nous observions d'un angle jusqu'alors inédit, tous deux enveloppés dans quelque chose qui ressemblait à de l'urgence et de la timidité. De l'extérieur ne provenait pas le moindre bruit, ou peut-être un chuchotis de quelque chose d'indéchiffrable dans l'air, de matière suspendue, et la lumière qui auréolait sa silhouette possédait l'intimité grise de certains matins parisiens. Elle souriait avec douceur, bien qu'avec un peu de prudence, et examinait tout avec une curiosité de fillette légèrement désillusionnée. Ma pauvre chambre ne pouvait sûrement pas offrir image de plus grand désordre ; dans un espace réduit se livraient une guerre de position deux fauteuils aux grands dossiers, souvenir de ma famille, un vieux tapis marocain, une étagère de chêne, une commode, sur laquelle est posé le réchaud, et la table sombre avec des bordures d'acajou sur laquelle s'entassaient, répartis par piles pas totalement définies, les livres que j'ai l'habitude de feuilleter tous les jours, le microscope, le métronome, mes pipes, des assiettes et des tasses, un couteau sale, etc., le tout recouvert d'une

légère couche de poussière que j'avais jusqu'alors ignorée, mais qui en présence de Mme Reynaud me sauta aux yeux comme une preuve irréfutable de décrépitude. J'essayai de présenter des excuses pour l'état dans lequel se trouvait la pièce ; je mentis en disant que dernièrement je n'avais pas le temps de m'occuper des choses domestiques, mais elle me rassura en faisant une remarque banale sur le caractère négligent des intellectuels. Je remerciai Dieu que la porte de la pièce voisine fût fermée. Une petite photographie encadrée qui pendait contre le mur capta son attention ; il s'agissait simplement de l'image d'une rue de Clichy dont m'avait fait cadeau un ami de nombreuses années auparavant. Elle désigna la photo avec une certaine nervosité :

- C'est là que vous êtes né ?
- Non, non, m'empressai-je de nier.
- C'est une belle photographie, mais très triste...
- C'est vrai, elle a quelque chose de mélancolique. La vérité est qu'elle est là par inertie. Elle ne m'intéresse pas le moins du monde. Je me demande si je ne l'ai pas accrochée là uniquement pour cacher une tache d'humidité.

Elle me regarda et au bout d'un moment ses lèvres se détendirent en un large sourire. Elle fit mine de vouloir dire quelque chose, mais je l'en empêchai ; parmi la quantité innombrable de choses qu'elle aurait pu dire, j'imaginai une phrase, improbable et tendre, la seule que je ne désirais pas ou n'osais pas entendre. Je fus lâche et je payai pour cela.

Quelques minutes après elle en vint à m'expliquer ce qui l'avait amenée chez moi. En fait, c'était facile à deviner. Mme Vallejo avait téléphoné la nuit précédente, la mettant au courant de sa conversation avec Lemièrre. Le résultat était décevant. En effet, Lemièrre avait dit : « Tous les organes sont neufs », mais ensuite, quand il s'était retrouvé seul avec Mme Vallejo, il avait ajouté : « Pourvu que nous en trouvions un en mauvais état ! Je constate que cet homme est en train de mourir, mais je ne sais pas de quoi. »

L'allusion à la mort, aggravée encore davantage, si c'était possible, d'avoir été faite par Lemièrre, mit Mme Vallejo dans un état proche

de la dépression totale, état compréhensible compte tenu des jours qu'elle avait passés au chevet de son époux, dormant peu, en proie à mille incertitudes ; mais elle avait réagi, comme le raconta Mme Reynaud avec un orgueil non exempt d'enthousiasme, et maintenant elle sollicitait ma présence auprès du malade. D'après ce que je pus comprendre, Mme Vallejo ne céderait pas avant d'avoir épuisé toutes les possibilités. *Toutes les possibilités* était un euphémisme pour me désigner, moi, évidemment.

Tout à coup, comme la lune décroissante qui se penche par une trouée laissée par les nuages, la scène m'apparut sans aucun voile : deux femmes déterminées à ce qu'un pauvre homme ne meure pas avaient recours à un autre pauvre homme alors que la science et la médecine ne pouvaient ni ne voulaient rien faire. La scène était d'une tristesse atroce, presque un mélodrame naturaliste ; cependant, derrière ce que nous pourrions appeler le devant de la scène ou le premier plan, cachée dans les coulisses, je crus voir – ce fut une étincelle, mon visage resta invariablement attentif aux paroles de Mme Reynaud – la silhouette d'un inconnu, prenons le risque de dire qu'il fumait dans un couloir derrière les frises, et je sus sans aucune espèce de doute que c'était lui, le Sud-Américain entraperçu dans le rêve.

Je me demandai si je n'étais pas exalté, je m'interrogeai sur le genre de pureté que Mme Reynaud presque sans s'en rendre compte mettait à mes pieds. Quelle qu'elle fût, je ne la méritais pas. Je n'avais rien fait pour la mériter. Sans doute me sentis-je heureux, comme rarement je l'avais été.

Nous convînmes d'un rendez-vous à quatre heures de l'après-midi dans un café proche de la clinique Arago. Je passai les heures suivantes chez moi, seul, sans manger, à boire de temps à autre une tasse de thé et à fumer. De la fenêtre de ma chambre, on voyait un paysage de cheminées et de mansardes agrippées à un hiver qui ne voulait pas partir.

J'essayai de lire, mais cela me parut ennuyeux. La présence de Mme Reynaud flottait encore dans la pièce. Je me souviens qu'à un moment donné, sans colère, je jetai contre le mur le livre que

j'avais entre les mains. Je m'efforçai inutilement d'évoquer une gravure, troublante et révélatrice à l'extrême, de Félicien Rops. Le gris de la ville, au fond, se muait en un amalgame noir et blanc qui annonçait des menaces. Je me lançai dans le ménage des pièces. Je donnai quelques coups de brosse sur le costume que j'avais mis. Je m'attardai devant le miroir à parfaire ma coiffure. Impossible.

Quand je sortis, le ciel s'était de nouveau couvert et, au deuxième coin de rue, il se mit à pleuvoir. J'eus envie que la pluie continuât jusque tard dans la nuit pour m'endormir en écoutant le martèlement des gouttes sur le toit. Je ne désirais que cela et c'était la meilleure disposition dans laquelle je pouvais me trouver avant de rencontrer, enfin, mon malade.

La chambre où se trouvait Vallejo avait les murs mal blanchis et un incompréhensible miroir doré contre une des parois. À notre arrivée, nous trouvâmes un homme brun en train de fumer dans le couloir, les revers de son manteau relevés ; il s'adressa à Mme Vallejo dans un baragouin de français et d'espagnol inintelligible. Immédiatement après, l'homme prit congé sans que Mme Vallejo nous l'ait présenté et nous entrâmes dans la chambre. M. Vallejo dormait. Dans un coin, assis sur une chaise blanche, un autre visiteur, enveloppé dans une gabardine énorme, feuilletait distraitement une revue sportive. En nous voyant, il se leva, mais Mme Vallejo l'arrêta d'un geste péremptoire qui exigeait le silence :

– C'est mieux de ne pas le réveiller, murmura-t-elle.

J'acquiesçai de la tête et, sur la pointe des pieds, m'approchai du lit. Grâce au miroir je vis que l'homme reculait vers la chaise et que Mme Reynaud se postait près d'une fenêtre aux persiennes mi-closes. Mme Vallejo fut la seule à ne pas bouger.

Je me plaçai immédiatement d'un côté de Vallejo. Celui-ci remua et ouvrit les lèvres, mais ne parvint pas à articuler un seul mot. Mme Reynaud porta une main à la bouche comme si elle étouffait un cri. Le silence de la chambre donnait l'impression d'être empli de trous.

Je mis ma main gauche à trente centimètres de la tête du lit et me disposai à attendre. Devant moi émergeait timidement le visage effilé du malade avec cette étrange dignité désolée commune à tous ceux qui sont restés enfermés un certain temps à l'hôpital. Le reste est flou ; des mèches de cheveux noirs, le cou mal couvert par la chemise du pyjama, la peau brillante, sans trace de sueur. Dans la quiétude de la chambre on n'entendait que le hoquet. Je sais que jamais je ne pourrai décrire le visage de Vallejo, du moins tel que je le vis au cours de mon unique rencontre ; mais le hoquet, la nature de ce hoquet qui enveloppait tout à peine l'avait-on écouté avec attention, c'est-à-dire à peine l'avait-on *réellement* écouté, échappait à toute description, tout en étant à la mesure de n'importe qui, comme un ectoplasme sonore ou comme une trouvaille surréaliste.

J'ai dit « la nature du hoquet » et peut-être l'une de ses particularités, ce fut mon impression, était-elle d'avoir son origine en lui-même. Nous savons tous que le hoquet est une contraction musculaire, un mouvement convulsif du diaphragme qui produit une respiration interrompue et violente, causant par intermittence un bruit caractéristique ; eh bien, le hoquet de Vallejo, au contraire, semblait jouir d'une totale autonomie, étranger au corps de mon patient, comme si celui-ci ne souffrait pas de hoquet mais que, plutôt, le hoquet souffrait de lui. C'est ce que je pensai.

Je restai deux heures près du lit. Heureusement l'homme à la gabardine s'en alla à peine les premières minutes passées. Le léger bruit que fit la porte en se fermant me fit quitter les sentiers fantastiques où j'étais en train de me perdre et je me concentrai sur la maladie, sur le puits qu'était Vallejo. Être avec deux femmes et le malade, je le découvris avec plaisir, c'était comme être seul, mais dans une solitude harmonieuse, légère, plus rapide que les montres, comme dit le philosophe.

– Il est réveillé, murmura Mme Reynaud.

Je la regarde, lève un doigt devant les lèvres pour lui demander le silence, Vallejo dort, il remue à peine, son état de faiblesse est visible à l'œil nu. Mme Vallejo se place à côté de son époux, de l'autre

côté du lit, face à moi. Je lui fais signe de s'éloigner. Le visage de Mme Reynaud, je le perçois quand Mme Vallejo, obéissante, reprend sa place au pied du lit, pâlit tout à coup. Vallejo a ouvert les yeux, regarde sa femme, balbutie deux ou trois mots confus. Il délire. Ensuite, il ferme les yeux et donne l'impression que son sommeil est serein. Je n'ai pas bougé. J'ai l'impression qu'une petite araignée, minuscule mais d'un poids considérable, parcourt le dos de la main que j'ai maintenue en l'air pendant tout ce temps.

Lorsque je quittai les lieux, j'éprouvais une profonde fatigue, j'avais mal au dos, comme si j'avais fourni un effort physique disproportionné, et je n'avais pas envie de parler. Je désirais tousser dans un endroit ouvert, où je ne gênerais personne, et marcher seul pendant que la nuit approchait. Je croyais fermement que mon patient guérirait et dans cet espoir je me sentis, d'une manière extravagante, lié non seulement aux deux femmes qui m'avaient observé de divers angles de cette chambre, mais à la plus grande partie des habitants de Paris, qui ignoraient ce qui se passait là.

Les yeux de Mme Reynaud se posèrent sur moi, interrogateurs.

– Il y a un espoir, dis-je sans passion quand je me trouvai déjà près de la porte.

Mme Reynaud n'avait pas bougé de sa place près de la fenêtre. Elle me regarda (mais ce n'était pas moi qu'elle voyait) et ensuite ouvrit les persiennes.

– Il y a un espoir.

Je souris en essayant de trouver quelque chose, un signe, dans l'attitude de mon amie.

– Au revoir, monsieur Pain.

Je devinai un murmure sur les lèvres de Mme Reynaud. Je compris qu'elle était reconnaissante et qu'elle demeurerait auprès de Mme Vallejo. Rien de plus. Le hoquet avait cessé ; je le sus plus tard car le bruit avait continué à retentir dans mon crâne. Je me sentis, comme il est évident, heureux.

Avant de partir je jetai un coup d'œil sur l'homme prostré dans le lit. Il était brun et les draps étaient blancs, rêches. En ce moment

tout, trompeusement, me sembla simple, ou du moins très proche d'avoir des solutions simples. D'une manière qui n'était pas trop irraisonnable, j'étais convaincu que je pouvais guérir Vallejo.

– Je reviendrai demain, dis-je.

Les deux femmes acquiescèrent en silence.

Elles étaient près de la fenêtre et se tenaient fortement les mains.

– À trois heures de l'après-midi, dis-je.

La porte se ferma. J'étais seul. C'est maintenant que quelque chose doit se passer, pensai-je ; cependant je parcourus les couloirs faiblement éclairés jusqu'à la sortie de la clinique et les gens qui passaient à mes côtés firent à peine attention à moi. Arrivé devant la réception, je demandai à l'infirmière qui s'y trouvait si elle pouvait me donner les noms des médecins espagnols qui travaillaient avec Lejard ou Lemièrre. Elle me regarda comme si j'avais perdu la tête, puis fit un geste pour saisir un cahier à la couverture noire, mais se ravisa avant de l'ouvrir. Le seul médecin espagnol était le docteur Mariano Roca, affirma-t-elle.

– Vous pourriez le décrire ? lui demandai-je en faisant le plus beau de mes sourires.

– Il est vieux et gros, dit-elle avec dégoût.

– C'est le seul médecin espagnol de l'équipe médicale ?

– C'est le seul *étranger*, précisa-t-elle. Notre personnel médical est composé de Français, à l'exception lamentable du docteur Roca.

Il était évident que ce dernier ne lui était guère sympathique.

– Vous êtes sûre qu'il n'y a pas, même de manière sporadique, deux médecins espagnols ou peut-être sud-américains, jeunes, d'une trentaine d'années ? insistai-je.

– Qu'est-ce que vous êtes ? Un détective ?

– Oh non ! mon Dieu... J'ai une tête de détective ? Je recherche ces médecins simplement pour leur rendre quelque chose qui leur appartient.

– Et qu'est-ce que c'est ?

Je l'observai pour la première fois avec attention. Son visage,

imperceptiblement, parut se transformer. Maintenant c'était une sorte de mélange de cerbère et de pute désirée et crainte pendant mon adolescence.

– C'est quelque chose de personnel..., vous me comprenez.

– Je crains que non.

– Bon, si vous m'affirmez qu'ils ne travaillent pas ici...

Une fois dans la rue, je décidai de prendre un taxi et de me rendre immédiatement chez moi. L'air était frais et il ne pleuvait plus, bien que les pavés des rues fussent luisants, comme si on les avait graissés, et quelques personnes marchaient encore le parapluie ouvert.

Quand je me trouvai devant la façade de mon immeuble, je demandai au chauffeur de s'arrêter, mais l'avertis que je ne descendrais pas.

Je regardai par la vitre de la portière, l'entrée semblait être une ombre compacte, et on ne voyait personne, même s'il était possible que quelqu'un soit caché dans l'obscurité. Je sentis s'évanouir l'envie de me retrouver chez moi.

– Arrêtez le moteur, dis-je au chauffeur du taxi, nous allons attendre un peu.

Le chauffeur se retourna pour me regarder puis acquiesça en hochant de la tête, sans rien dire, les mains dociles sur le volant. J'observai attentivement les deux trottoirs, pas de traces des Espagnols, mais je décidai d'attendre. Quinze minutes passèrent et je demandai au chauffeur de démarrer. Par la vitre arrière je vérifiai que personne ne nous suivait.

– Vous êtes en train de poursuivre quelqu'un ou alors vous êtes poursuivi ? demanda le chauffeur.

Je ne répondis pas.

*Qu'est-ce que vous avez à perdre avec tout ça ?* avait demandé un des Espagnols.

Peut-être l'affaire résidait-elle en cela : perdre ou trouver quelque chose.

– Qu'est-ce que vous, vous avez à perdre ? avais-je répondu.

Le maigre avait battu des paupières.

– Ne soyez pas têtu, avait-il dit.

J'avais craint de ne pas m'être fait comprendre, mais cela n'avait pas d'importance.

– Je ne comprends rien, avais-je poursuivi, mais je me console en pensant que ce que vous voulez faire, personne ne le comprendrait. Vous êtes en train de me faire cadeau d'argent.

Le lignement de paupières du type maigre s'était transformé en sourire quand il m'avait vu ranger ensuite l'enveloppe contenant les deux mille francs dans une des poches de ma veste.

– En réalité, je n'ai rien à perdre, m'étais-je excusé, vous ne pouvez pas imaginer.

– Ne vous inquiétez pas (le type brun avait souri), nous avons beaucoup d'argent, il n'y a aucun problème.

– Et puis ne sous-estimez pas l'imagination.

– L'imagination imagine tout.

– *Tout*, avait dit le type maigre.

– Laissez-nous veiller sur Vallejo, c'est un ami très cher, auquel nous tenons comme à la prunelle de nos yeux, à notre âme.

Un ami, une âme ? L'imagination imagine tout ? L'impression de mal interpréter les paroles des Espagnols s'était accrue.

– Place Blanche.

Ma voix fit sursauter le chauffeur de taxi.

– Où dites-vous ? me demanda-t-il tout en accélérant rapidement.

– Place Blanche.

Le chauffeur de taxi me jeta un coup d'œil dans son rétroviseur, déconcerté. Nous avions fait le tour du pâté de maisons et nous nous trouvions de nouveau dans la rue où j'habitais. Pendant quelques instants je pensai qu'il allait refuser de continuer et j'eus une légère appréhension devant la perspective de me trouver seul, dans la rue, à quelques pas de chez moi.

– Roulez, roulez, je vous dirai...

Je descendis dans une rue que je supposais proche du domicile d'un ami à qui je pensais rendre visite, peut-être pour lui raconter tout ce qui était en train de m'arriver. Au bout d'un moment, je

changeai d'idée et m'amusai à déambuler dans des rues vaguement familières qui, au fur et à mesure que le temps passait et que la promenade se déroulait, devinrent de plus en plus étranges, jusqu'à ce que j'aie la certitude que j'avais pénétré dans un quartier complètement inconnu.

J'entrai dans un café : le plafond, les murs, les tables, les sièges, tout était vert. Comme si le patron dans une crise de démence avait essayé de lui donner une touche sylvestre, ou, comme je le pensai plus tard, comme s'il avait voulu le camoufler, y réussissant en partie, quoique avec une maladresse manifeste.

Je m'assis à l'une des tables, sous un ventilateur à deux pales, immobile, vert lui aussi, examinant avec curiosité les lieux déserts, à l'exception de deux jeunes gens blonds, à trois tables de distance, silencieux devant leurs verres à moitié vides.

– On mettra un certain temps à servir, dit l'un d'eux au bout d'un moment.

Je ne compris pas tout de suite qu'il s'adressait à moi.

– Pardon ?

– J'ai dit qu'on mettra un certain temps à servir. Le garçon est en train de faire pipi.

Celui qui n'avait pas parlé porta sa main à la bouche et étouffa un bref petit rire spasmodique. Je les observai plus attentivement. Ils étaient très jeunes, aucun des deux n'avait plus de vingt ans, et s'habillaient avec un extrême soin. Je leur dis que je n'étais pas pressé. En fait, j'étais fatigué et la tranquillité de ce café si particulier me faisait du bien.

– Son pipi, ça peut des fois lui prendre jusqu'à une demi-heure. On se sent poussé à croire qu'il est en train de faire autre chose, vous savez bien, mais en réalité son but est d'uriner... Quelques gouttes... mercurielles...

– Le pauvre, confirma l'autre.

– Curieux endroit, ici, lançai-je.

– Le Bois...

– Comment ?

– Le Bois... C'est son nom.

– Très approprié.

– Le bois sous-marin, dit-il en montrant un des coins du café.

Je regardai dans la direction que l'index de mon interlocuteur indiquait : appuyé contre un mur, près de rideaux en satin, il y avait un énorme aquarium quadrangulaire.

– Vous pouvez y jeter un coup d'œil. Ce n'est pas grand-chose mais vous trouverez sûrement quelques petites choses surprenantes.

Je m'approchai. Dans le fond de l'aquarium, sur un sable très fin, reposaient des miniatures de bateaux, de trains et d'avions, disposés de manière à imiter des catastrophes, des malheurs suspendus dans un même temps artificiel, au-dessus desquels circulaient indifférents quelques poissons rouges.

Les miniatures devaient être en plomb, je crois, et leur fidélité jusque dans les détails était remarquable.

– Il n'y a pas de cadavres, murmurai-je, plutôt pour moi que pour faire une observation.

Le jeune homme m'entendit cependant, ou peut-être devina mes paroles.

– Regardez attentivement, fit-il.

En effet, près de l'un des trains, d'un côté du wagon de queue, gisait, à moitié enterrée dans le sable fin, une figurine à la silhouette d'homme. Et ce n'était pas la seule : à proximité d'un monoplace, appuyée contre une pierre ponce, contemplant l'almanach des calamités, une autre figurine, en métal brut, gris sombre, se tenait debout, même si l'on devinait que si on retirait la pierre la figurine ne pourrait que tomber.

– Intéressant.

– La lumière n'aide pas beaucoup. L'idéal serait une lumière blanche et froide, et non ce vert d'Indochine. Mais l'idéal, vous savez... Un miracle...

– Vous êtes le... créateur ?

– *Nous* le sommes.

Un monde englouti, préservé, où seules ondoyaient les bannières de la mort : les poissons rouges. Mais même eux semblaient apeurés.

Sur les lèvres du jeune homme se dessina l'ombre d'un sourire.

– Ce n'est pas grand-chose, mais je me suis amusé en cherchant les miniatures, vous n'avez pas idée de combien il est difficile de trouver de *bons* trains en plomb... Regardez celui-là, celui qui est à gauche...

Je cherchai celui qu'il désignait. C'était un beau train noir de plus de dix wagons, qui portait l'inscription *Meersburgo Express* peinte sur les flancs. La locomotive était bleue et pendant quelques instants je ne pus deviner ce que pouvaient être les petits points noirs qui dépassaient du fond de l'aquarium, dispersés le long du train. Ensuite je compris : il s'agissait de têtes coupées ou de figurines enterrées jusqu'au cou. Une traînée de cadavres, mais aucun, étrangement, à l'intérieur du train, qui, si l'on exceptait l'usure provoquée par l'eau, était entièrement intact.

– Il est allemand. Nous avons dû le commander en Allemagne.

– *Meersburgo Express* ?

– Ç'a été l'idée d'Alphonse. C'est lui qui a peint l'inscription.

Je regardai Alphonse. Il se tenait assis très droit et avait une expression absente.

– On dirait en effet que le garçon a des problèmes, dis-je en retournant à ma table. Seriez-vous, par hasard, les propriétaires ?

– Oh, non, répondit le seul qui semblait disposé à parler. Nous sommes des clients.

– Ça n'a pas l'air très fréquenté.

Le blond hésita un peu avant de répondre.

– En certaines occasions..., mais en général c'est un endroit tranquille... Peu de gens y viennent...

– Peut-être est-ce un lieu trop exclusif, sans doute destiné à une clientèle d'artistes, dis-je, essayant de l'aider.

– Non, détrompez-vous. (Il hasarda un sourire, ses dents étaient éblouissantes de blancheur.) Dans ce quartier il n'y a pas beaucoup

d'artistes, bien que cette affirmation, évidemment, pêche par subjectivité.

Alphonse, comme précédemment, laissa échapper un petit rire aigu qu'il s'empressa de cacher du dos de sa main.

– Mon frère et moi avons l'intention de déménager. En fait (il fit un geste vague qui englobait tout), ça, ce n'est pas pour nous.

C'est seulement alors que je me rendis compte de leur extraordinaire ressemblance. Je me demandai s'ils n'étaient pas jumeaux.

– Et où pensez-vous aller ?

– À New York. Le problème, comme vous le comprendrez, c'est l'argent. On n'en a même pas assez pour la moitié du billet. J'ai rêvé, quelquefois, pas souvent, qu'on arrivait en nageant. Est-ce que vous savez ce que ça signifie de rêver à l'eau ?

– Je n'en sais rien.

– Moi non plus. De toute façon il n'y a rien de bien drôle à traverser un océan en une seule nuit. L'argent est toujours un obstacle, vous ne croyez pas ?

Je ne répondis pas.

– Et les gens, c'est à peine s'ils s'intéressent aux miniatures en aquarium. De temps en temps on peut en vendre un, surtout à Noël, mais celui qui paie a des exigences et nous, nous ne faisons que des cimetières marins. Nous ne sommes pas prêts à transiger. Si je vous racontais les malentendus... Et combien les gens sont avarés et ignorants.

– Malheureux, dit Alphonse.

Et ensuite il murmura une phrase inintelligible dont je ne saisis que le mot *anamnèse*.

– On nous demande des crèches, c'est drôle, vous ne trouvez pas ? On nous demande des scènes de bataille, des reproductions historiques, à nous...

Son visage demeurait impassible ; trônant sur cette chaise au dossier vert, il donnait l'impression de dominer ses joies et ses peines comme par magie.

– Je suppose que les ventes ne doivent pas avoir le vent en poupe.

– Vous supposez bien. Non, bien sûr que non. Au cours des derniers mois, nous n'avons pu placer que celui-ci. (Il fit du menton un mouvement, dont je ne sais s'il faut le qualifier de méprisant ou d'affectueux, et qui désignait l'aquarium que j'avais déjà eu l'occasion d'apprécier.) Et je ne crois pas que le propriétaire du Bois soit complètement satisfait. (Il sourit en direction de son frère.) Un individu assez original, le garde champêtre, pas vrai, Alphonse ?

– Oh, oui.

– Des problèmes de vessie ou de prostate, je ne suis pas sûr, je crois qu'il souffre mille morts chaque fois qu'il fait pipi. Il doit avoir attrapé une infection aux colonies... Du moins il possède tous les ingrédients d'un drame de ce genre...

– Pourquoi New York, il y a une raison particulière ?

– Ah, New York. (Il ne sembla pas apprécier de laisser tomber le sujet du patron du café.) Je vous répondrais : quasiment par instinct. Ici il n'y a pas d'avenir pour deux jeunes gens comme nous. Nous n'aimons ni les surréalistes ni l'uniforme militaire. Et tôt ou tard une de ces deux puissances nous mettra la main au collet. Et du train où vont les choses, ce sera plus tôt que tard.

– Ce qui est triste, c'est que nous ne pourrons pas partir, dit Alphonse.

– Ne sois pas fataliste, le reprit son frère.

– C'est que nous ne pourrons pas partir, insista Alphonse.

– Tu dis des absurdités ! Bien sûr que nous nous en irons. Sur un navire américain. Et même, nous pourrons faire une exposition de miniatures en aquarium et gagner beaucoup d'argent... Pas sur le navire, bien sûr, ici, dans le quartier... Être raisonnablement célèbres...

– Mais...

– Et même, ces miniatures en aquarium pourraient devenir à la mode ! N'est-ce pas ? dit-il en s'adressant à moi.

– Ce n'est pas une idée improbable, remarquai-je, pourvu que les cimetières ne soient pas tous pareils.

– Ils seront *presque* pareils.

Son regard lançait des éclairs. Un garçon au caractère fort, pensai-je.

– Mais nous n'avons même pas assez d'argent pour acheter un aquarium, ou une seule figurine en plomb, se plaignit Alphonse d'une voix imperceptible.

– En dernier recours, nous pouvons en demander à papa, murmura son frère.

Ils continuèrent à discuter pendant encore un moment, de manière inaudible, et sans à aucun instant se défaire de leur attitude pleine de réserve.

Tout à coup, comme s'il avait été en train de nous écouter, émergea de la pénombre le garçon. C'était un type blond, de mon âge, fagoté d'une courte veste vert citron. Sa ressemblance avec les jeunes artistes était insupportable.

– Que désirez-vous ? murmura-t-il, troublé, sans me regarder.

– Une menthe, dis-je.

Le serveur baissa la tête et disparut. Le jeune homme me sourit :

– Un choix dans le ton de l'établissement, dit-il.

Alphonse semblait sur le point de pleurer. Quand le serveur disposa devant moi le verre de menthe, je ne pus résister davantage. Je me levai, pris congé des jeunes gens et sortis dans la rue. Dehors, tout était différent, ou du moins c'est ce que je voulais croire.

Deux voitures s'arrêtèrent le long du trottoir désert et de leur intérieur descendirent plus de quinze personnes comme si la capacité des automobiles échappait aux règles physiques de ce monde. Les occupants étaient déguisés et ils entrèrent lentement dans une maison de trois étages, avec de longues pauses qui leur permettaient d'observer la rue vide, de bavarder et de dire des choses apparemment amusantes qui provoquaient l'hilarité générale. Je crois n'avoir jamais vu de gens déguisés de costumes mieux confectionnés ; la perfection de leur facture et la fantaisie ne parvenaient cependant

pas à effacer la sensation de gravité et d'anxiété (l'anxiété de ce que nous savons en allée pour toujours) qui émanait des déguisements.

Sans y réfléchir à deux fois, je m'arrêtai à une distance prudente et me mis à les observer. Je distinguai un maréchal de Napoléon, un consul romain et un chevalier du Moyen Âge qui tournaient autour d'une sainte catholique tout en attentions et galanteries ; un homme très âgé les précédait – mais il était possible que ces rides fassent partie du déguisement – habillé en mandarin chinois, avec un costume noir orné de broderies d'or en relief, plein de plis et de volants et portant l'emblème du dragon. C'était le mandarin, sans aucun doute possible, qui dirigeait le cortège et pendant un instant j'eus l'occasion d'entendre ses paroles : un volapük suggestif, énergique, incompréhensible.

À côté de moi, deux adolescentes qui ne devaient pas avoir plus de quinze ans regardaient le spectacle. Elles portaient toutes deux des cahiers et des livres scolaires qu'elles pressaient contre leur poitrine et on remarquait sur leurs visages un air sérieux peu courant. Je crus de mon devoir de leur sourire. Sans doute mon mouvement était-il trop brusque, sans doute ne s'y attendaient-elles pas. Je pensai que le fait d'être les seuls spectateurs supposait une certaine complicité. Ce qui est sûr, c'est qu'elles, s'avisant de ma mimique, s'en allèrent immédiatement, effrayées, échangeant de rapides et vifs commentaires que je ne parvins pas à entendre. J'imaginai le pire et l'espace de quelques secondes je fus sur le point de céder à l'impulsion de les suivre, peut-être jusqu'au seuil de leurs maisons, pour leur expliquer que mon sourire ne voulait rien insinuer, absolument rien. Mais je renonçai. Sans doute, me dis-je, avaient-elles interprété mon attitude et mon intention d'une autre manière et il n'était plus possible de revenir là-dessus. Avant de partir, je me rendis compte que le mandarin me regardait et souriait avec férocité. Une image, me fis-je la réflexion, ancrée dans le *monde réel* contre vents et marées.

Je me sentis mal à l'aise. À certains moments la mélancolie me dominait, puis quelques mètres plus loin je retrouvais la sérénité, je jouissais d'un calme intemporel, étranger à tout soubresaut. Mais la

crainte, je le savais, était toujours là, incorporelle et tenace. De quoi avais-je peur ? Certainement pas d'une agression physique, de cela j'en étais sûr. Alors pourquoi ne rassemblais-je pas assez de courage pour rentrer chez moi ou me promener sans jeter sans cesse des coups d'œil derrière moi, comme si j'attendais les deux Espagnols ?

Je retournai finalement chez moi après avoir erré dans des faubourgs lointains, être passé devant des gares désaffectées, avoir arpenté des avenues qui semblaient ne jamais avoir de fin, et qui brusquement s'achevaient sur des terrains vagues que je ne me serais jamais attendu à trouver dans ce coin de Paris.

J'arrivai tard et la seule personne que je trouvai recroquevillée dans l'obscurité des escaliers fut Mme Grenelle. Elle pleurait bruyamment.

– Madame Grenelle ?

– ...

– C'est moi, Pierre Pain, qu'est-ce qui vous arrive ?

– Rien, rien, rien du tout...

– Alors arrêtez de pleurer et rentrez chez vous.

– Ah, quelle merde, mon Dieu, quelle merde...

Je compris en m'approchant qu'elle était ivre, une odeur d'absinthe, lourde et douceâtre, l'enveloppait. Je ne sais pas pourquoi, comme une bête d'une extrême fragilité, bondit de ma mémoire l'image des deux adolescentes s'éloignant parmi la multitude ; mais quelle multitude, s'il n'y avait personne ? Une tristesse tranquille et inexorable se hissa sur mon dos et s'y installa, comme une bosse ou comme un petit frère infiniment plus sage.

– Faites un effort et montons. Si vous restez là, vous allez tomber malade, il fait très froid.

– Je suis méchante, monsieur Pain, mais, attention...

– Venez, montez.

– C'est la solitude, est-ce que quelqu'un peut le comprendre ? Regardez mon œil !

J'hésitai un moment, les adolescentes marchaient dans une rue vide, idéale, interminable... Ensuite je grattai une allumette.

L'ombre de Mme Grenelle monta, marche après marche, jusqu'au mur écaillé du palier supérieur. Elle avait un œil au beurre noir.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

– ...

– Laissez-moi voir. Vous devriez monter dans votre chambre et vous reposer. Vous avez la paupière enflée.

– C'est la solitude, monsieur Pain.

– On dirait un coup.

– Non...

– On vous a frappée ?

– Une femme. Je suis une femme. Un être humain aussi, ce n'est pas vrai ? Excusez-moi. Ce temps est horrible, il n'arrête pas de pleuvoir. Pourquoi vous ne vous asseyez pas un moment ?

Je m'assis sur une des marches.

– Ce matin, votre amie est venue, non ? Vous devez être heureux. C'est une très jolie femme.

– Je préfère ne pas parler de ça, madame Grenelle, occupons-nous de vous... Oui, bien sûr, ça m'a fait plaisir...

– Moi, je vous respecte, monsieur Pain, c'est quelque chose que vous jamais... Enfin... Vous voulez boire un coup d'absinthe ? Excusez-moi.

D'on ne sait où sa main émergea, agrippée au col d'une bouteille.

– Non, merci. Et je crois que vous non plus vous ne devriez pas boire.

– ...

– Je suis fatigué, madame Grenelle, j'ai eu une journée très remplie, vous n'imaginez pas combien...

– Moi, en revanche, je suis seule toute la journée, sans rien à faire, vous savez, je m'ennuie. Vous n'êtes jamais entré chez moi, je vous inviterai un de ces jours pour que vous y jetiez un coup d'œil, pas l'ombre d'une poussière... Mais à la longue ça m'ennuie aussi. Et puis, c'est tellement petit que ça ne demande rien comme travail. Mon petit palais.

Je poussai un soupir. Je me sentais fatigué pour de bon.

– Vous n’avez rien à vous mettre sur l’œil ?

– Du rimmel...

Je crois avoir souri. Heureusement elle ne pouvait pas voir mon visage. Le spectacle devait être déprimant.

– Bon, le mieux c’est que vous n’y mettiez rien et que vous vous reposiez.

– Un mouchoir humide, ça devrait aller, les hommes sont vraiment peu pratiques.

– Excellente idée. Et maintenant arrêtez de boire et suivez mon conseil, allez vous coucher.

– Un de ces jours, vous devriez venir chez moi. Pas cette nuit. Je ne crois pas que ce soit le bon moment. Mais un autre jour, quand vous voudrez. Vous verrez combien ma maison est bien tenue !

– Je l’imagine.

– Aidez-moi à me lever...

Avant de fermer la porte de son appartement, elle dit :

– Je vous demande pardon, si je vous ai ennuyé. Je n’avais pas l’intention d’ennuyer qui que ce soit. Vous savez comment je me suis fait ça ? (Du col de la bouteille, qu’elle n’avait pas lâché, elle montra son œil enflé.) Je suis tombée en dansant, ici, dans le couloir, toute seule. C’est ridicule, vous ne trouvez pas ?

– Je ne trouve pas. C’est beau de danser.

– Vous êtes un vrai monsieur. Bonne nuit, monsieur Pain.

– Bonne nuit, madame Grenelle.

Je dormis bien, d’une seule traite, et si j’eus un rêve quelconque, j’eus aussi le mérite de ne pas m’en souvenir. Je me réveillai tard, comme cela devenait l’habitude ces derniers jours, et après avoir fait ma toilette je descendis déjeuner au café de Raoul.

Pendant que j’attendais, je pris le journal du matin que quelqu’un avait laissé ouvert sur une table et mes yeux allèrent d’un gros titre à l’autre, d’une colonne à l’autre, passèrent sur les photographies, cherchant quelque chose dont je n’avais pas une idée très précise, en prenant tout mon temps.

Je dus avoir l'air découragé car Raoul, de l'autre côté du comptoir, fit cette remarque :

– Mauvaises nouvelles ?

C'étaient des nouvelles de la guerre d'Espagne ; le bilan des bombardements aériens, des tirs croisés de l'artillerie, des morts par milliers, des armes nouvelles que nous ne connaissions pas en 14.

– Ces maudits Allemands essayent leur arsenal, dit Raoul.

– Des bobards, ces armes n'ont rien d'extraordinaire, intervint un mécanicien vêtu d'une salopette marron foncé qui buvait son ballon de rouge accoudé au comptoir.

– Ça te semble normal, les bombardements en piqué, Robert ? Les Stukas ! avança Raoul qui s'y entendait en questions militaires. Des monomoteurs biplaces, armés de trois mitrailleuses et capables d'emporter plus de mille kilos de bombes !

– On dirait que tu crèves d'admiration.

– Bien sûr que non ! Pas du tout !... Mais il faut cependant reconnaître que...

– Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, Raoul, mais il n'y a pas besoin de les voir comme la septième merveille du monde. Ce qui compte c'est l'homme, le courage des masses.

– Une guerre, c'est une guerre, dit sentencieusement le garçon aveugle, assis près du mur, la canne blanche entre les genoux. Demandez à M. Pain, si ce n'est pas vrai.

– C'est vrai, dis-je sans lever les yeux du journal, la page des petites annonces, les sports, les pages culturelles, celles consacrées aux spectacles, les scandales...

– Dieu merci, je n'en ai jamais vu une.

Quelques clients rirent.

– Tu es un pitre, Jean-Luc, voilà ce que tu es, dit Raoul.

– Je l'ai dit sérieusement, protesta, plaisantant à moitié, l'aveugle.

– C'est vrai, dis-je, sous cet aspect vous pouvez vous considérer comme un heureux homme, Jean-Luc. Les paysages que nous offre la guerre sont... dantesques. Non : ils sont misérables... Indignes... Le problème, c'est que si vous vous trouviez mêlé à une guerre

votre cécité ne vous éviterait que l'envoi sur le front, mais pas les désastres sans nombre que toute guerre apporte avec elle. La vérité c'est qu'aucun malheureux, et je ne le dis pas pour vous mais pour tout le monde, ne s'en tire sain et sauf.

– Tu vois, Jean-Luc ?

– C'est bien suffisant, dit l'aveugle. Je m'en contenterai.

– Ils sont de mieux en mieux armés, bougonna Raoul tout en posant le café au lait sur ma table, et nous on se satisfait de déclarations. C'est d'actes qu'on a besoin ; d'actes et d'une attitude ferme, virile...

– Mais qu'est-ce que vous voudriez ? demanda un petit homme tout en barbe et en cheveux hérissés qui jusqu'à ce moment était resté caché à l'autre extrémité du zinc. Qu'en plus nos ineptes gouvernants nous précipitent dans une course aux armements ? Qu'ils vident les caisses de l'État ? Pour l'amour de Dieu, cher ami, il y a assez de nazis en Europe comme ça !

– Moi, je n'y connais rien en nazis. La seule chose que je dis, c'est que les Allemands constituent un danger pour la France et que nous, les Français, on devrait arrêter de rêver et qu'on devrait les affronter.

– La bourgeoisie française est aussi un danger, intervint le mécanicien, un danger pour nous, les travailleurs français.

– M. Pain ne travaille pas, dit l'aveugle. Moi non plus. On ne peut pas.

– Est-ce que tu peux me faire le plaisir de te taire, Jean-Luc ? le pria patiemment Raoul. Ici, ces messieurs essaient de discuter sérieusement du destin de notre patrie.

– Ah, la patrie, douce, douce France..., dit Jean-Luc.

– De toute façon, ceux qui se battent sur le front, ce sont les pauvres, et ceux qui souffrent à l'arrière, aussi. Ce n'est pas vrai, monsieur Pain ?

– Des officiers meurent aussi, parfois, Robert.

En réalité je ne me souvenais pas d'avoir vu beaucoup d'officiers tués. Les bombes, les gaz, les maladies nous faisaient crever nous, une troupe apeurée et abrutie composée de paysans, d'ouvriers, de

petits-bourgeois abusés. Non, je n'aimais pas les guerres. À vingt ans j'eus les deux poumons brûlés à Verdun. Les médecins qui me ramassèrent ne surent jamais comment je pus rester en vie. Grâce à la volonté, fut ma réponse. Comme si la volonté avait quelque chose à voir avec la vie et surtout avec la mort. Maintenant je sais que ce fut grâce au hasard. Et le fait de le savoir n'est d'aucune consolation. Quelquefois je revois les visages des médecins, pâles, l'épiderme d'un vert monstrueux (d'un vert *naturel*), sur lesquels s'accrochaient de faibles sourires prêts à accepter n'importe quelle explication. C'est ma vie, leur dis-je. Derrière leurs visages je me souviens de lambeaux d'hôpital de campagne et plus au fond encore des plis d'un ciel gris, le présage de la tempête.

À partir de ce moment, avec une modeste pension d'invalidé, et sans doute pour exprimer mon rejet de la société qui m'avait jeté avec une telle indifférence dans les griffes de la mort, j'abandonnai tout ce qu'on aurait pu considérer comme utile à la carrière d'un jeune homme et me consacrai aux sciences occultes, c'est-à-dire que je me consacrai à mon appauvrissement de manière systématique, rigoureuse, et parfois même avec élégance. Il est possible que ce fût à cette époque que je lus l'*Histoire abrégée du magnétisme animal*, de Franz Mesmer, et à partir de là me convertir en un mesmérisme pratiquant ne fut qu'une question de semaines.

– Sais-tu comment s'appelait le maître de Mesmer ? demandai-je à brûle-pourpoint à Raoul.

– Non, dit-il.

Ils gardèrent tous le silence et me regardèrent avec une certaine inquiétude.

– Hell... Ce fut lui le premier qui essaya de guérir des maladies en se servant du magnétisme animal. Et Hell, en anglais, ça veut dire enfer. (Je ris franchement, je croyais stupidement que rien de mauvais ne pouvait m'arriver.) Un des maîtres de Mesmer s'appelait Enfer, qu'est-ce que tu en dis ?

Raoul haussa les épaules.

– Que c'est amusant ? dit l'aveugle.

Pendant quelques instants plus personne ne parla. Une fillette vêtue d'une robe bleue ouvrit la porte et avec elle pénétra une sorte d'afflux d'air froid qui sembla nous réveiller. Le visage de Mme Reynaud me revint en mémoire, et mon égoïsme aussi. La fillette s'assit sur les genoux de l'aveugle et lui murmura quelque chose à l'oreille. « Bonjour, Claudine », entendis-je Raoul dire. Je le cherchai du regard : il nettoyait des verres et son visage habituellement paisible ne montrait pas de trace de changement.

– Vous vous adonnez à l'étude du mesmérisme ?

C'était le petit homme barbu qui, tout en se dirigeant vers ma table, m'avait parlé. J'acquiesçai. L'emploi du verbe *adonner* me sembla prometteur.

– Je suppose que vous aurez entendu parler du docteur Baraduc.

– En effet. J'ai lu *La Force vitale*.

– C'est curieux, dit-il en s'asseyant à ma table, que vous ayez mentionné Hell. Je fais allusion à des synchronies...

– Je ne vous saisis pas.

– Excusez-moi. Ça n'a pas d'importance. Même moi je ne me comprends pas. Synchronies, diachronies, jongleries... Je suppose que vous savez que Hell était prêtre.

– Pasteur.

– Le rôle que jouèrent les curés dans cette affaire de magnétisme animal ou de force vitale, comme Baraduc, entre autres, le rebaptisa, est remarquable. Ce dernier, évidemment, eut également un prêtre à ses côtés, l'abbé Fortin...

– Dont le nom n'incite pas à la plaisanterie.

Le jeu de mots était mauvais, mais nous sourîmes tous deux ; le petit homme barbu était sympathique, constamment disposé à son propre bonheur et à celui de son interlocuteur, et, chose rare ces derniers jours, ne faisait naître en moi aucune idée hostile.

– Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Jules Sautreau.

– Pierre Pain. Que disiez-vous à propos des synchronies ?

– Oh, je crois m'être exprimé trop vite... Synchronies, taches sur le mur, messages abominables dans la mesure où ils sont impos-

sibles... De toute façon, je ne faisais pas allusion aux curés de nos amis.

– Vous étudiez le magnétisme animal ?

– Je vois que vous préférez les termes originaux. Non, je ne suis pas un adepte, si c'est cela que vous voulez dire. Non, le magnétisme *entre* simplement dans le champ de mes lectures, je m'empresse de le préciser, d'une manière purement ludique, sans autre fin que mon occupation personnelle. Je suis un amateur qui prend plus de plaisir avec un texte d'Edgar Allan Poe, par exemple *Révélation magnétique*, qu'avec un livre scientifique, quoique, bien sûr, je ne dédaigne pas ces derniers. En cherchant attentivement, parfois je trouve des choses intéressantes... Avez-vous eu l'occasion de lire *L'Âme humaine, ses mouvements, ses lumières et l'iconographie de l'invisible fluidique* ?

– Je l'ai consulté quelques fois.

– Fascinant, vous ne trouvez pas ?... *avec 70 simili-photographies hors texte...*

– Mais le phénomène de l'aiguille a été réfuté... Comme ceux des plaques photographiques impressionnées sans contact.

– Vous pensez qu'il est impossible de le faire avec sa propre vibration personnelle ?

– Je pense que l'on peut aller beaucoup plus loin. (Je fus tenté de lui dire : à condition de comprendre le mesmérisme comme un humanisme, non comme une science.) En tout cas, moi j'aime boire aux sources.

– De *planetarum influxu*, les corps célestes roulant sur une table de billard, toute cette musique nerveuse, non ?

– Vous avez une assez bonne connaissance de la bibliographie mesmérisme.

– Des titres seulement, s'empessa-t-il d'ajouter. Baraduc cite certaines choses et le reste, l'ensemble des rites, on peut le trouver dans le *Mesmer et le magnétisme animal, les tables tournantes et les esprits*, de Bersot.

– Oui, sans doute, les voiles, la somptuosité misérable qui paraît liée pour toujours au mesmérisme. Accessoires sans rien de sérieux,

vous en conviendrez, qui ne visent qu'un seul but : défigurer, occulter...

– Et les esprits frappeurs.

– Les esprits frappeurs sont une sorte de camouflage.

– Un camouflage qui se révèle inefficace et qui provoque la sentence condamnatrice de la Société royale de médecine qui contraint Mesmer à abandonner ses pratiques. Du moins, publiquement.

– En réalité ce fut un procès, si on peut l'appeler ainsi, contre l'hypnotisme. Mesmer considérait qu'à l'origine de presque toutes les maladies se trouvait un dérèglement nerveux. Il semble que cela ne convenait pas à certaines personnes bien précises et à certains intérêts bien précis. Bref, on peut dire que depuis le début, pour lui, la partie était jouée. La Société des médecins a la réputation d'être cruelle.

– Cependant, en 1831, ils se prononcèrent favorablement sur les théories du magnétisme animal.

– Oui, mais Mesmer était déjà mort et ses disciples, comme vous l'avez dit, se préoccupaient davantage des esprits frappeurs que de la vérité. De plus, en 1837, on le condamna de manière définitive, malgré les expériences postérieures de Baraduc. Il y a quelque chose du théâtre de marionnettes dans tout ça. Vous pouvez le voir ainsi : les maladies, toutes les maladies, sont provoquées par des dérèglements nerveux. Dérèglements induits, planifiés à l'avance et avec froideur ; par qui ? par le malade lui-même, par ce qui l'entourne, par Dieu ou par le Destin, là n'est pas l'important... L'hypnotisme inverserait le processus et provoquerait la guérison. C'est-à-dire l'oubli. Douleur et oubli induits, pensez-y un instant, et au milieu, nous...

– Une utopie dans les règles.

– Une entéléchie maligne. Quand je pense à ces médecins et guérisseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, je ne peux m'empêcher d'éprouver de la sympathie. De la sympathie dans le vide, si vous voulez, mais de la sympathie tout de même. En réalité moi aussi je suis un utopiste, quoique, contrairement à eux, un utopiste immobile. Pour moi le mesmérisme est comme un codex médiéval. Magnifique et inutile. Hors de propos. Attrapé.

– Attrapé ?

Je demeurai un instant immobile, je veux dire immobile à l'intérieur de l'immobilité, regardant la surface brillante de la table.

La fascination, l'horreur, pensai-je, et moi une sorte de docteur Templeton, avec une moins bonne mémoire.

– Je ne sais pas pourquoi je l'ai dit... Attrapé... Idée attrapée... Je suppose que j'ai voulu dire attrapé dans le temps.

– Ou attrapé par quelqu'un.

– Par le père Hell ?

Une pudeur, peut-être atavique, nous empêcha de sourire.

Quand je sortis du café, il pleuvait. Une pluie fine, faite presque d'air, qu'on sentait à peine. Je fus parcouru d'un frisson de froid. Sans transition, alors que je n'avais pas encore complètement franchi le seuil, j'entendis un hurlement. Cela me parut être le hurlement d'un loup. Ce n'était certainement qu'un chien. Je m'immobilisai, la rue était inhabituellement vide, je pensai que c'était peut-être un cor que quelqu'un faisait sonner. Un musicien solitaire et inquiet. Un musicien étranger (je pensai : du pôle Nord ; je pensai : d'Afrique) avec les nerfs à fleur de peau. À travers la vitre de la porte, j'observai l'intérieur du café. Sautreau était toujours assis à la même table et jetait un œil distrait sur le journal que j'avais feuilleté tout à l'heure. Les pages, en tournant, effleuraient la pointe de sa barbe. Raoul, la moitié du corps hors du comptoir, paraissait écouter avec intérêt la fillette qui avait les bras levés comme si elle lui demandait de la soulever. Les autres parlaient, probablement de la guerre d'Espagne ou de cyclisme, mais il était impossible de distinguer un seul son. Je boutonnai mon manteau jusqu'au cou. Quelques secondes passèrent, qui me parurent une éternité, et j'entendis de nouveau le hurlement. La proposition du musicien (car c'était un musicien, je n'en eus pas le moindre doute) était facile à déchiffrer. Un son caverneux et en même temps déchiré qui se détachait des caissons du plafond et se réverbérait sur les fenêtres fermées des maisons. Un son qui *balayait* pendant une fraction de seconde les rues vides.

Comme un cor. Mais ce n'était pas un cor. Je ressentis une énorme et inutile pitié. J'étais gelé.

À trois heures moins cinq, j'arrivai à la clinique Arago. Une des règles de l'établissement est que toute personne étrangère, avant de franchir les portes battantes qui donnent sur l'intérieur, doit laisser son nom et celui du patient à qui elle rend visite ou son numéro de chambre. Après avoir accompli cette formalité et alors que je m'éloignais de la réception, j'entendis la voix de l'infirmière qui m'arrêtait.

– Vous ne pouvez pas entrer, m'apprit-elle.

Au début je crus que je n'avais pas bien entendu ou qu'il s'agissait d'un malentendu et je redonnai mon nom et celui de M. Vallejo, ajoutant que la veille je lui avais déjà rendu visite et qu'aujourd'hui je me présentais à l'expresse demande de son épouse. J'insistai sur ce dernier point. L'infirmière parut hésiter quelques instants puis me fixa avec curiosité. Elle retira d'un tiroir une fiche de bristol et la parcourut deux fois ; puis immédiatement elle la replaça dans le même tiroir pendant qu'elle secouait lentement sa tête négativement.

– Personne ne peut voir M. Vallejo, mentit-elle, ce sont les ordres.

– Mais, moi, je suis attendu.

– Revenez un autre jour, suggéra-t-elle de manière peu assurée.

– Je suis ici parce que Mme Vallejo en a exprimé le désir explicitement. Elle doit se trouver maintenant dans la chambre, avec son mari, signalez-lui ma présence. Je ne peux pas m'en aller sans la voir. S'il vous plaît... J'en appelle à votre indulgence...

L'infirmière hésita quelques secondes, peut-être émue par ma prière. Mais elle ne tarda pas à revenir sur sa résolution antérieure.

– C'est impossible, l'ordre a été donné par un médecin, dit-elle comme si elle avait mentionné Dieu.

– Quel médecin ?

– Je ne le sais pas, ce n'est pas indiqué ici, mais il n'y a que les médecins qui peuvent donner cet ordre, comme vous le comprendrez. Je levai les mains, exaspéré.

– Vous me permettez de jeter un coup d’œil sur le papier ?

Un sourire de belette s’installa sur son visage, je compris qu’elle n’allait pas me laisser passer.

– C’est impossible, c’est contre le règlement, les ordres sont confidentiels, mais si vous croyez que je suis en train de mentir...

Je soupesai la possibilité de me précipiter dans le couloir avec ou sans autorisation, mais le caractère invraisemblable de la situation, son caractère inattendu, me maintint collé au bureau de la réception comme par la force d’un aimant. J’essayai une autre voie :

– Vous pouvez envoyer quelqu’un chercher Mme Vallejo ? Je l’attendrai ici.

– Je vous l’ai déjà dit. C’est un ordre d’en haut, il n’y a rien à faire.

Son visage tendait à prendre des teintes blanchâtres, à acquérir des tons lactescents en harmonie avec son uniforme.

J’insistai.

Pendant quelques instants j’eus l’illusion de l’avoir convaincue. Elle me demanda d’attendre et ouvrit derrière elle une porte dissimulée dans le mur que je n’avais pas vue auparavant, disparaissant immédiatement sans me donner le temps de distinguer rien d’autre qu’un rectangle d’obscurité rougeâtre, comme si la pièce avait été un laboratoire pour développer les photographies. Quand elle ressortit, un type, grand, blond, à la mandibule mélancolique de boxeur, l’accompagnait.

L’infirmière semblait avoir définitivement assumé le rôle de sa vie.

– Accompagnez monsieur jusqu’à la porte, ordonna-t-elle à l’aide.

Je ne trouvai rien à dire.

Le type blond contourna le bureau, arriva jusqu’à moi sans se presser et, avec un âpre français de Bretagne, me demanda d’être raisonnable, de le suivre.

J’essayai de l’ignorer de toutes mes forces. Je crois que je n’y parvins pas.

– Qu’est-ce que ça veut dire ? réussis-je à balbutier.

L'infirmière, assise devant sa table, examinait un volumineux registre d'entrées et de sorties.

– Calmez-vous, dit-elle sans me regarder.

Ensuite elle leva les yeux du bouquin et siffla :

– Déguerpissez une bonne fois pour toutes et ne remettez pas les pieds ici.

Une fois passés les premiers moments de perplexité, au cours desquels je ne sus que faire le tour de quelques pâtés de maisons du quartier sans oser m'en aller définitivement, mais sans non plus avoir le courage nécessaire pour me lancer dans une nouvelle escarmouche avec l'infirmière, je décidai d'attendre retranché dans un restaurant d'où je contrôlais par le regard la porte principale de la clinique.

Mon intention était de demeurer là jusqu'à ce que Mme Vallejo sorte et de tout lui expliquer. À six heures, mes espoirs commencèrent à diminuer. À huit heures j'étais encore dans le café, mais plutôt par inertie ; il était improbable que je puisse reconnaître Mme Vallejo, si elle apparaissait finalement, ce dont je doutais, parce que l'obscurité était désormais totale.

À neuf heures je décidai de quitter les lieux et de téléphoner à Mme Reynaud. Je me rendis compte, et je fis une moue irritée, que je n'avais pas son numéro sur moi ; je devais d'abord aller chez moi chercher mon agenda puis ressortir et l'appeler.

J'arrêtai un taxi. J'avais posé la main sur la poignée quand je sentis un choc dans le dos, un peu comme si on m'avait heurté accidentellement ; l'homme qui m'avait poussé avait une arcade sourcilière couverte d'un pansement dont dépassaient quelques points de suture.

– Je l'ai vu le premier, dit-il.

On avait l'impression qu'il parlait la bouche pleine d'eau. Je lançai un regard au chauffeur du taxi pour qu'il dise lequel de nous deux pouvait monter, mais il haussa les épaules. C'était à nous de résoudre le problème. L'homme à l'arcade sourcilière ouverte attendait. J'oubliai le coup dans le dos et, avec la plus grande politesse, lui assurai qu'il faisait erreur, qu'il n'avait pas pu le voir avant moi,

entre autres raisons parce que lorsque le taxi s'était arrêté il ne se trouvait même pas à proximité.

Il ne répondit pas.

– Cependant, ajoutai-je, je vous le cède bien volontiers.

Pour toute réponse il avança ses mains jusqu'à me saisir par le revers de mon vêtement et me souleva à bout de bras.

– Espèce de sale Juif, marmonna-t-il. Je l'ai vu le premier.

Ensuite, comme s'il lui était venu une meilleure idée, il me laissa tomber et monta tranquillement dans le taxi.

– Attendez, criai-je, à terre.

Je ne ressentis ni humiliation ni rage, ni aucune des émotions que suscite ordinairement un incident de ce genre. D'une manière irrationnelle, j'éprouvais le désir de l'arrêter et de bavarder, d'étudier son visage chargé de menaces, de lui demander d'où il venait, quelle était son occupation, s'il avait été une fois, même en tant que visiteur, à la clinique Arago, s'il *savait* quelque chose, n'importe quoi que l'on pourrait considérer comme une certitude. Tout à coup je me sentis plus fatigué et seul que jamais.

Ensuite je me remis debout, du mieux que je pus, poussé par une indignation tardive, avec l'idée non avouée de lui rendre le coup. J'ouvris la portière du taxi avant que celui-ci démarre et réussis à voir la gueule de mon agresseur, de profil, impavide, juste au moment où la roue de la voiture ralentissait en passant sur mon pied.

– Merde, jurai-je, honteux, tandis que le taxi disparaissait au bas de la rue.

Un genou à terre, dans un mouvement qui se voulait, ridiculement, banal, je palpai mes orteils à travers la chaussure, puis essayai de marcher, ça ne faisait pas mal.

À dix heures et demie, dans un café empli de fumée et de noceurs, je réussis à trouver un téléphone pour appeler Mme Reynaud. J'aurais dû imaginer que personne ne répondrait, mais je continuai à essayer toutes les quinze minutes, avec des résultats négatifs, jusqu'à une heure du matin.

Il était évident que Mme Reynaud n'allait pas passer cette nuit

chez elle. Il était tout aussi évident qu'elle devait dormir quelque part. Mais où ? Avec qui ? La question était blessante et – faut-il le dire ? – vaine, et me donnait l'impression d'être grotesque, digne non seulement de ma compassion mais aussi de celle de mes compagnons de table. Au cours d'un intervalle entre deux appels, je ne me souviens pas comment, je me retrouvai devisant avec trois jeunes gens décidés à finir la nuit noirs comme des Polonais. C'étaient des ouvriers d'une imprimerie, ils parlaient de femmes et de politique. Nous philosophons, affirmaient-ils. Je ne pourrais pas dire pourquoi ils m'acceptèrent à leur table – ou alors était-ce moi qui les avais acceptés à la mienne ? – parce que je ne prononçai que quelques paroles, presque toujours pour répondre par monosyllabes à leurs phrases toutes faites sur l'amour et les femmes, le sport et les petits et les grands voleurs ; cependant, quand le café ferma, il me parut tout naturel de me joindre à eux.

J'ignore combien de temps se passa et le nombre d'endroits où l'on se retrouva. Je me souviens d'une tête de femme, rousse, qui pleurait dans une salle de bal, du rire aux dents flambant neuves d'un petit vieux vêtu d'un frac, du plafond en liteaux d'un bar, de chats et de poubelles, de l'ombre d'un enfant ou d'un singe, de phrases fragmentaires sur le fascisme et la guerre, d'un panonceau écrit à la main qui disait :

*Lulu*  
*Inéluctable*  
*Solitude*  
*Cornes*  
*Sexe*  
*Véritable*

– Des cornes ? Des cornes de taureau ! Mais ça c'est l'Espagne ! dit l'un des jeunes gens.

– Lulu met des cornes à tout le monde, lança son camarade.

À un moment donné, nous étions tous assez ivres, quelqu'un

proposa d'aller jouer dans un tripot semi-clandestin. Je me souviens dans une sorte de brouillard d'une ruelle du côté de Montmartre, mais je ne le jurerais pas, et d'une succession de portes que quelqu'un qui ne se laissait jamais voir nous ouvrait avec célérité. Il me vint à l'idée de demander l'heure, de vérifier le contenu de mon portefeuille, de faire demi-tour, mais je n'en fis rien. Soudain je me retrouvai assis avec une poignée de joueurs, dont je ne percevais que le dos, dans une pièce fermée et malodorante, à peine éclairée par une ampoule vacillante qui pendait du plafond. J'entendis des cris, des vagissements, je ne voulus pas savoir en quoi consistait le jeu. Je rebroussai chemin et la même ombre m'ouvrit les portes. Avant de parvenir à la dernière, je m'arrêtai. Mon guide, je le remarquai alors, tenait une cigarette entre les doigts. La lueur de la braise et les boutons de sa veste de portier brillaient comme des étoiles inaccessibles.

– Vous pouvez me dire comment vous vous appelez ?

– Moi ?

L'ombre trembla et sa voix sonna flûtée.

– Oui.

– Mohammed...

– Dites-moi, Mohammed, qu'est-ce qu'ils sont en train de faire maintenant dans cette salle ?

Je fis un geste vague en direction de l'endroit que je venais de quitter.

– Ils jouent, dit-il soulagé, comme s'il parlait à un enfant. C'est le jeu de la dame et des bouchers. De la pornographie.

– De la pornographie ?

– Pourquoi n'êtes-vous pas resté ? Moi, je n'ai jamais vu le numéro en entier, j'ai toujours quelque chose à faire. Ouvrir la porte, fermer la porte, accompagner des messieurs dans un sens ou dans un autre. Mais je crois qu'on éventre un poulet. Il y a du sang. Et on prend des photos de la dame... Une atmosphère très réussie, je peux vous l'assurer... Elle, elle est nue et tout autour d'elle il y a des bêtes mortes... Le matin, c'est moi qui nettoie tout... Avec de l'eau et du savon...

Je n'avais rien vu de pareil. J'eus un pressentiment. Je lui demandai d'attendre et je rebroussai chemin. La porte poussée, je ne vis qu'une estrade mal éclairée sur laquelle un Noir jouait d'un doigt sur les touches d'un vieux piano. Les tables étaient vides, comme si les convives ou les joueurs avaient précipitamment quitté les lieux, abandonnant derrière eux un chaos d'assiettes et de verres, à l'exception d'une seule, celle du milieu, où plusieurs hommes et une jeune femme qui ne devait pas avoir plus de vingt ans suivaient, collés les uns aux autres, les épisodes d'une partie de cartes. Parmi ces personnes, je reconnus l'un des ouvriers, les cheveux en bataille, les yeux démesurément ouverts, comme si une main invisible était en train de l'étrangler. Je refermai la porte sans faire de bruit. Mohammed se trouvait derrière moi. Je sursautai.

– Vous craignez quelque chose, monsieur ?... Si je peux vous être utile...

– Je crains quelque chose ? Et quoi ?

Les dents de l'Arabe luisirent dans l'obscurité.

– Je n'en sais rien... Le monde est plein de menaces...

– De menaces, oui, mais pas de dangers, dis-je.

– Excusez-moi, j'ai fait erreur...

– Conduisez-moi à la sortie.

– Mais, monsieur, vous vous êtes trompé de porte... Le spectacle n'est pas là...

– Ça n'a aucune importance... Je m'en vais.

– Par ici, monsieur, vous ne le regretterez pas... Quelque chose de délicat, plein de finesse, la dame aux poulets vous fera crier au-dedans...

– J'ai dit que je m'en allais.

Il me regarda et sourit de nouveau. Je remarquai qu'il était malade.

– La dame vaut le coup d'œil... Un homme du monde... Vous comprendrez...

Je ne répondis pas. Quelque part une sonnette se fit entendre. L'Arabe leva le nez et flaira quelque chose dans le couloir. Il sembla se réveiller.

– D'accord. Suivez-moi, dit-il. Il avait à présent l'air mauvais et rancunier.

On franchit de nouveau une infinité de portes. J'entendis, de manière assourdie, les cris de ce que je déduisis être des personnes excitées, peut-être en train d'applaudir quelque chose que je pouvais confusément imaginer. L'Arabe, à côté de moi, était de nouveau une ombre serviable sans visage. Quand nous arrivâmes à la dernière porte, je lui donnai quelques pièces de monnaie. Il cracha à la hâte des remerciements et referma la porte. Je me rendis alors compte que je ne me trouvais pas dans la ruelle, mais dans une sorte de hangar industriel, énorme et vétuste, auquel manquait un pan de toiture. On pouvait voir les étoiles.

Je reculai en tâtonnant dans l'obscurité, mais je ne pus retrouver la porte. Où diable était-elle passée ? Je ne le savais pas.

Le hangar paraissait figé dans un instant de sa propre destruction. Je grattai une allumette et la seule chose que j'éclairai avec netteté fut ma main, trop pâle, trop sûre pour mon goût. Dans l'atmosphère quelque chose flottait qui ne laissait rien présager de très rassurant. Je fis quelques pas méfiants, explorant le terrain. Quelque part devait bien se trouver la sortie.

L'allumette s'éteignit et j'en grattai une autre ; je pus distinguer alors, dans le fond du hangar, une machine métallique pareille à un moulin, qui devait avoir trois mètres de haut, pourvue d'ailes invraisemblables ; tout alentour de cette machine se dressaient d'autres appareils en métal, oxydés, inébranlables. C'était à n'en pas douter un dépôt d'objets hors d'usage, mais je ne pus discerner ni ce qu'ils étaient ni ce à quoi ils auraient pu servir. Je crus reconnaître, avec mille difficultés, aussi complètement déformés fussent-ils par le passage du temps, quelques appareils à usage domestique. Peu à peu mes pas se firent moins hésitants. Les objets, bien qu'abandonnés, étaient entassés suivant un certain ordre qui permettait de circuler entre eux par des couloirs étroits, entre des rangées de vieux fourneaux de campagne et des planches à repasser métalliques, de grands vases en bronze et des coffres aux planches pourries. Au bout

d'un moment je découvris que tous les boyaux convergeaient vers le centre. Là, en revanche, les objets étaient non seulement rares mais dispersés dans n'importe quel ordre, laissant un vaste espace d'où, avec un bon éclairage, on pouvait dominer tout le reste du hangar.

Je criai.

J'entendis sans surprise mon cri étouffé par les montagnes d'objets hors d'usage, comme une pierre dans le vide, incapable du moindre écho. Si jamais j'avais espéré une réponse à mon appel d'un hypothétique gardien ou veilleur de nuit, dès ce moment-là je me défis de cette idée.

Je me résignai à chercher un coin pour passer le reste de la nuit. Près du moulin qui dominait cet étrange cimetière, je trouvai une espèce de baignoire ou de cuve dont je pus vérifier, après l'avoir recouverte d'une toile grossière, qu'elle n'était pas complètement inconfortable. Et puis, je pensai qu'il ne devrait pas trop tarder à faire jour.

Avant de m'endormir je grattai deux allumettes de plus : à peu de distance de mon lit improvisé je remarquai des instruments de labour, des pelles sombres recouvertes d'une couche de terre goudronneuse, des houes, des épieux à pointe de fer, des pioches, des fourches, des harnais bleus et dorés, des quinquets au verre brisé, des haches, une collection de soufflets de cheminée de différentes tailles posés contre une planche épaisse dans un ordre parfait. Les outils du paysan idéal.

Je sais que j'avais commencé à sombrer dans le sommeil, car j'avais entrevu quelques visages récurrents de mes rêves (peut-être serait-il plus indiqué de dire le *poids* de ces visages), quand le bruit me réveilla. À peine une goutte d'eau, mais au centre de ma conscience. J'ouvris les yeux, je n'avais pas peur, j'attendis.

Le bruit se répéta, une copie imparfaite, entre les rangées de choses entassées à ma droite, presque devant moi, comme s'il glissait collé contre le mur. Tout en gardant le plus strict silence, je cherchai dans mes poches la boîte d'allumettes, j'en sortis une et la tins entre les

doigts, sans la gratter, comme une arme ou un talisman, attendant que ma curiosité fermente.

Je dois dire que s'il me restait encore quelque chose qu'on pourrait injustement nommer crainte, celle-ci disparut avalée par le calme fataliste de savoir sans aucune espèce de doute ce qui produisait le bruit et la décision résignée de ne rien faire pour vérifier dans quel but il était produit. Il n'y avait qu'une chose claire, le bruit se déplaçait de façon intermittente vers l'endroit où je me trouvais. Je pensai : maintenant il longe le mur, mais dans un moment il devra s'en éloigner et avancer vers le centre, là où je suis. Le plus probable est qu'il s'en éloigne quand il se trouvera parallèle à moi, mais il est aussi possible qu'il continue à avancer, me laissant derrière lui, pour ensuite finir par m'aborder, c'était inévitable, par-derrière.

Il y eut un moment, je le reconnais, au cours duquel je cédai à la faiblesse, au cours duquel je trouvai insupportable ma situation et voulus me servir de l'allumette, éclairer la scène qui, j'en avais l'intuition, se montait autour de moi. L'obscurité était si mince, le bruit se déplaçait à intervalles si réguliers, la baignoire devenait si froide et rappelait tellement un cercueil, que n'importe quel geste aurait servi à briser la malheureuse cohérence, la lucidité tordue qui émanaient du bruit et du dépôt. Cependant je ne fis aucun mouvement.

Je craignis d'avoir des crampes dans les jambes, si cela se prolongeait. Je sentis que quelque chose me brûlait le haut de l'estomac. Les yeux me faisaient mal.

Tout à coup le bruit se détacha du mur et commença à se frayer un chemin entre les amas de vieilleries mises au rebut. Donc voilà, il apparaîtrait sur mon côté droit. Je me tournai le plus possible, la nuque appuyée sur le bord ondulé de la baignoire, les jambes repliées, regardant fixement du côté où il devait apparaître. C'est curieux, tous mes sens se concentrèrent non sur la peur ou sur la lutte ou sur la révélation, mais plus plastiquement sur l'espace délimité d'une manière parfaite dans lequel devait émerger la silhouette attendue.

Les pas se firent plus lents, ils contournèrent un meuble, peut-être une armoire, j'entendis le frôlement de vêtements, puis silence.

Je devinai dans l'obscurité une présence tremblante. Je me sus observé. Je comptai jusqu'à trois, je voulus gratter l'allumette, mais je me rendis compte alors que je ne l'avais plus entre les doigts. J'essayai de me redresser, mes bras glissèrent sans un bruit. Recroquevillé au fond de la baignoire, dans la posture de la victime idéale, je cherchai une autre allumette. J'avais la boîte dans une des poches de mon manteau, et je ne la trouvais pas. Finalement, je levai le bras avec ma pauvre lumière et sortis ma tête dehors : je ne vis rien.

Qui que ce fût, il était arrêté à une dizaine de mètres de la baignoire, hors de mon champ de vision.

Même si je ne le voyais pas, je savais qu'il était là. J'entendais son hoquet. Très nettement. Spasmodique, gênant.

– Vallejo ?

Mon balbutiement mourut sans presque sortir de mes lèvres. Il n'y eut pas de réponse.

L'ombre hoqueta de nouveau et je compris, comme si je mettais la tête dans un remous, que ce bruit n'était pas naturel mais simulé, qu'il y avait là quelqu'un qui imitait le hoquet de Vallejo. Mais pourquoi ? Pour me faire peur ? Pour m'avertir ? Pour se moquer de moi ? Simplement par un insondable sens de l'humour, de l'ignominie ?

Avance, pensai-je, avance vers moi.

J'ignore combien de temps j'attendis.

Qu'il ne ferait pas un pas de plus, je le compris au bout d'un moment.

L'immobilité, au début crispée, devint peu à peu normale.

En deux occasions j'essayai de me lever, chaque fois je glissai, comme si le destin ne me laissait pas courir le plus minime risque. Par le trou du plafond, un changement dans le ciel commença à filtrer ; dans peu de temps ce serait l'aube. À un moment donné, peut-être dans mon dernier effort pour sortir de la baignoire, je dis aïe ou ah, mon unique plainte, qui correspondait plus à de l'exaspération qu'à une demande d'aide.

Je me réveillai avec les membres engourdis, une douleur persistante au cou et une gueule de bois épouvantable. Il était onze heures du matin, et une poussière hyaline tombait, ou s'élevait, par le trou du toit. Le dépôt était silencieux, le fatras de vieilleries obstinément protégé par l'aura d'abandon, chose en dehors de la fureur humaine que la lumière semblait éviter. La porte fut facile à trouver ; elle n'avait pas de poignée et s'ouvrait sur une cour de gravier avec deux parterres abandonnés de chaque côté. Le matin, la voûte du ciel semblait tomber en morceaux. Jusqu'à un certain point c'était une consolation, moi, je me sentais pareil. À gauche j'entrevis une porte métallique, fermée. À côté d'elle, comme si elle attendait depuis des siècles, une petite caisse en bois sur laquelle je m'assis. Je respirai profondément. À travers ma poitrine passèrent les images mêlées des fuites et des déceptions, les rêves et les délires de ces dernières heures. C'est fini, pensai-je à voix haute, c'en est fini des calèches qui ne vont nulle part. Le ciel de Paris, bien que plus clair que le jour précédent, semblait plus sinistre que jamais. Comme un miroir suspendu au-dessus du trou, me dis-je. Mais nous ne pourrions jamais savoir avec certitude. Langage indéchiffrable. J'urinai longuement contre le mur. Je me sentis fatigué, un pauvre diable solitaire et plongé dans la confusion, au beau milieu d'un labyrinthe trop grand pour lui. Que faire ? Je ne savais pas si c'était le ciel ou moi qui tremblait.

Je me retrouvai rapidement dans la rue cherchant un taxi qui m'amènerait boulevard de Courcelles.

Conscient de mon aspect négligé, de mes vêtements froissés et de ma barbe naissante, j'appuyai sur la sonnette. Pendant que j'attendais, je me lissai les cheveux de la main. Les orteils du pied droit me faisaient mal, je ne savais pas si c'était à cause d'une petite fracture provoquée par l'incident du taxi et qui ne se manifestait qu'à présent ou à cause d'une mauvaise posture dans la baignoire.

La porte s'ouvrit lentement, sans bruit, et de l'intérieur (les rideaux devaient être tirés) émergea un nez crochu, puis le visage fripé, d'une blancheur extrême, d'une femme qui devait s'approcher

des soixante-dix ans. Elle avait aussi mal dormi que moi, ou bien elle venait de pleurer. Je demandai Mme Reynaud. Elle me regarda sans comprendre, murmura quelque chose qui ressemblait à une excuse et referma sans violence la porte. Je sonnai de nouveau.

La vieille réapparut presque immédiatement :

– Mme Reynaud n'est pas là, je suis la vieille Mme Reynaud, qui êtes-vous ?

Elle avait les yeux bleus et sa voix tremblait. De nombreuses années auparavant, elle avait dû être une très belle femme. Maintenant ce n'était plus qu'une femme apeurée.

– Je m'appelle Pierre Pain, je suis un ami de Mme Reynaud (de la jeune, pensai-je, presque sur le point de lâcher un éclat de rire hystérique), il est extrêmement important que je la voie.

Mes paroles la firent sourire imperceptiblement, peut-être envahie par la nostalgie du monde, des relations galantes, des promenades en barque.

– Eh bien, ça ne sera pas possible avant une semaine, dit-elle.

Je crois que je dus faire une tête horrible, car la vieille recula, effrayée.

– Elle est partie à Lille, chez sa tante, fit-elle de l'obscurité du vestibule.

Ensuite, toujours du côté obscur, elle murmura comme pour que je me rende compte de la situation :

– Je suis la mère de son défunt mari.

Je revins chez moi vers une heure de l'après-midi. Je remplis une cuvette et me débarbouillai le haut du corps, frictionnant énergiquement les avant-bras, les aisselles, le cou, les côtes, jusqu'à me faire rougir la peau. Ensuite je me changeai et ressortis. Quelque chose, plus un sentiment de solidarité qu'une intuition pressante, me disait qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

Je retournai au boulevard de Courcelles, à l'étage de Mme Reynaud. La vieille dame semblait plus en train, et elle accepta avec philosophie la puérile excuse que j'inventai. Non, Mme Reynaud

n'est pas partie aujourd'hui, mais hier soir. Je ne pourrais pas affirmer qu'elle ait été nerveuse (ni non plus dire le contraire), son attitude était celle qu'elle a d'ordinaire, comme une fille *distante*, vous comprenez, elle est jeune et veuve, c'est-à-dire qu'elle connaît déjà le malheur, m'apprit-elle du seuil, la porte à peine entrouverte. Elle avait préparé une valise en toute hâte, son départ coïncidait avec l'arrivée d'un télégramme de Lille. Oui, elle a emporté le télégramme avec elle – froncement de sourcils interrogateur –, est-ce que vous pensiez lire du courrier qui ne vous est pas destiné ?

L'échange dura à peine quelques secondes. Une fois dans la rue je me dirigeai vers la plus proche cabine téléphonique et composai le numéro de Mme Reynaud. Personne ne répondit. Tout en buvant un ballon de vin, j'établis qu'il y avait deux probabilités : ou bien la vieille dame avait l'habitude de ne pas répondre au téléphone, ou bien le numéro que Mme Reynaud m'avait donné n'était pas celui de chez elle. Sans savoir comment, je me retrouvai à accepter sans restriction (c'est-à-dire, l'ouvrant à n'importe quelle démesure) la seconde hypothèse. Mme Reynaud n'avait pas de téléphone chez elle, par conséquent le numéro de téléphone qu'elle m'avait donné et auquel j'avais souvent passé des coups de fil, auxquels elle avait toujours répondu personnellement, ce numéro de téléphone ne correspondait pas à son adresse. Et cependant elle le mentionnait comme « le numéro de téléphone de chez moi ». À ce problème, qui pour n'importe qui d'autre aurait été une trivialité ou dans le pire des cas une sorte de devinette, et qui pour moi était une brûlure lancinante faite à ma patience, il fallait ajouter le singulier, l'inattendu voyage de mon amie, voyage qui me semblait inconcevable aussi bien à cause de l'intérêt que revêtait pour elle la santé de l'époux de Mme Vallejo que parce qu'elle ne m'avait pas laissé le moindre message m'avertissant de son départ.

Encore bouleversé par les derniers événements, j'appelai, à partir du même téléphone, M. Rivette. Je ne sais pas pourquoi je le fis. J'obéissais à des pulsions inconnues. Je ressentais une colère vague,

une légère sensation d'escroquerie qui peu à peu, comme un taxi-dermiste, m'endurcissait l'intérieur.

– Monsieur Pain à l'appareil. L'affaire s'est compliquée.

– ...

– Je ne sais pas quoi faire... Je suis en train de perdre la boule... De perdre le contact avec la réalité...

– ...

– Je ne sais même pas pourquoi je vous appelle... Ce qui me pousse à ne pas mettre fin à cette relation... Des fragments d'une époque qui au bout du compte s'est révélée totalement stérile, même si nous l'avions déjà prévu, n'est-ce pas ?... Il y a quelques nuits j'ai rêvé de vous... Vous sembliez très âgé, en fait aussi âgé que vous l'êtes maintenant... Ridé et inquiet... Mais ça se passait en 1922 et il y avait les autres, vous savez bien... Pourquoi est-ce que je pense à eux ?... Ce sont comme des fantômes...

– ...

– Vous regardiez de tous côtés, mais vous ne bougiez que les yeux, comme si vous aviez un tic nerveux, ou comme si on vous étranglait avec une lenteur extrême... Ce n'était pas très rassurant... Cherchiez-vous quelqu'un caché dans la chambre ?... Un message, quelques paroles de certitude... Je ne sais pas... Ce matin, oui, j'ai eu une matinée horrible, j'ai pensé que nous devrions tous mourir... Vous, moi, tous ceux qui d'une manière ou d'une autre peuvent être appelés des compagnons de voyage... Apprentis sorciers... Comme plaisanterie, il n'y a pas pire... La dernière cachette se trouvait au plafond... Une araignée ?... Vous saviez que l'on nous observait à partir des coins... Je m'en rendis compte et j'eus peur...

– ...

– Comme si quelqu'un caché dans le plafond m'avait montré du doigt... Pourquoi moi ?...

– ...

– Je n'exagère pas, les rêves n'exagèrent pas, je suis désespéré... Et non parce que je crois que quelque chose d'extraordinaire est en

train de se passer, non, parce que j'ai l'impression d'être en train de tout perdre...

– ...

– Quoi ?... Peu de chose, presque rien, mais avant je ne me rendais pas compte...

– ...

– Excusez cet appel... Je vais déjà mieux...

– ...

– De la sympathie ?... Je ressens pour vous la sympathie que ressent un condamné à mort pour un autre... Vous voyez, c'est à ça que nous sommes arrivés au bout de ces années... C'est dérisoire... Je vous appelle pour vous insulter... Pardonnez-moi... Je crois qu'ils vont assassiner Vallejo... Mon patient... Ne me demandez pas comment je le sais... Il n'y a pas d'explication valable...

– ...

– Nous sommes tous impliqués dans cet enfer...

– ...

– Adieu, vous n'avez rien fait contre moi... Mais vous ne m'avez pas rendu service, non plus...

– ...

– ...

Je raccrochai. Ma rupture avec M. Rivette, mon insolence envers lui, avaient été aussi inattendues pour lui que pour moi. Cependant je me sentis bien, plus léger, plus propre. Et pour dire la vérité, en raccrochant je dus faire un effort pour ne pas rire.

Pauvre et vénéré M. Rivette, il n'était coupable de rien, mais on ne pouvait pas affirmer qu'il était installé sur la terre de personne, les mains pures autour de sa vieillesse. En réalité, pensai-je avec une satisfaction maligne, le vieux Rivette méritait bien une engueulade. Je m'arrêtai sur ce mot : *engueulade*. Le désastre, de manière insolite, se cachait derrière lui. Je compris alors que le vieil homme et moi étions pareils, non seulement par notre place face au labyrinthe, mais aussi par notre commune condition de spectateurs.

Je mangeai, de nouveau absorbé par mes propres problèmes, mais

désormais de meilleure humeur, plus enclin à la réflexion, loin de la colère et du ressentiment qui voilent tout, dans un restaurant bon marché connu pour son excellente cuisine où j'avais l'habitude d'aller de temps à autre.

Tout ce que je pouvais faire était de formuler un certain nombre de questions. Que faisait Mme Reynaud à Lille ? Est-ce que sa présence là-bas était liée à l'affaire de Vallejo ? Quelles menaces ou promesses contenait le télégramme qui l'avait obligée à s'en aller d'une manière aussi intempestive ? Comment désigner – comment comprendre – mon expérience dans ce dépôt d'objets ? Est-ce que ç'avait été une hallucination produite par des dérèglements nerveux ou une apparition dont les raisons semblent impénétrables ? Le hoquet simulé possédait-il un caractère moqueur ou prémonitoire ? J'avais affirmé qu'on voulait assassiner Vallejo : est-ce que je le croyais vraiment ? Je portai la serviette à ma bouche et fermai les yeux. Oui, je le croyais.

Comme j'étais plongé dans ces pensées et dans quelques autres, le repas se prolongea au-delà du temps habituel. Tout à coup, à travers les vitres, je vis, marchant l'air insouciant sur le trottoir d'en face, un des Espagnols, le maigre. Mon cœur manqua presque d'éclater. Je ne pouvais pas croire ce que j'étais en train de voir. Je laissai quelques billets sur la table et sortis en courant.

Je commençai à le suivre en me tenant au début à une distance d'une trentaine de mètres. L'Espagnol ne marchait pas excessivement vite, les mains dans les poches, comme s'il était en train de se promener et que les environs lui semblaient intéressants, même s'il ne disposait pas du temps suffisant pour s'y arrêter. Je ne désirai que deux choses : qu'il ne se retourne pas et m'aperçoive, je ne saurais que lui dire, et que la marche ne se prolonge pas trop car je sentais mon corps bientôt incapable de réagir.

Au bout de quelques petites minutes, mon enthousiasme s'évanouit. Je me souviens d'avoir été observé avec intérêt par d'autres passants ; je sentais que malgré le froid mon visage était couvert d'une pellicule de sueur ; la fumée qui auréolait de manière fugace

la nuque de l'Espagnol me semblait être le commentaire le plus cruel à propos de mon propre épuisement.

Il me devint rapidement évident que le type maigre n'allait nulle part. Il marchait avec énergie, certes, mais c'était là sa manière naturelle de marcher. En réalité la seule chose qu'il faisait, c'était se promener en jetant des coups d'œil sur les vitrines et les façades sans à aucun moment se retourner, comme si un seul regard lui suffisait pour saisir précisément et définitivement tous les détails de tout ce qu'il voyait. Je me demandai si je ne ferais pas mieux de le rattraper et de l'aborder. Je me dis que d'ici peu, cela dépendrait du temps que durerait sa promenade, il n'allait pas me rester d'autre choix que celui-là.

Tout à coup je me retrouvai en plein boulevard Haussmann et je ne parvenais pas à me rappeler comment nous étions arrivés là. De nouveau je vis ou je devinai les couloirs circulaires de la clinique Arago et le visage anguleux du docteur Lejard projeté sur le vide. Un peu hagard, je repris courage.

Je me rendis compte que l'Espagnol ralentissait son allure. Sans aucune raison, en prenant la rue de Provence, je fus certain qu'il se dirigeait vers la synagogue, qu'arrivé là il allait s'arrêter et même que quelqu'un l'attendait à l'intérieur, mais l'Espagnol, étranger à mes itinéraires, monta jusqu'à la place d'Estienne-d'Orves et s'immobilisa sur le bord du trottoir, contemplant d'un air absorbé le trafic automobile et les premiers parapluies qui commençaient à s'ouvrir.

Sans le quitter des yeux, je me réfugiai dans un porche. Là, dans un espace minuscule, un horloger avait installé son atelier. Le tic-tac des horloges et les gouttes suivirent rapidement le même rythme. L'horloger me regarda puis baissa les yeux. C'était un vieil homme, et son visage était couvert de larmes. La journée ne pouvait pas être pire, les gouttes de pluie commencèrent à se multiplier et au-dessus des bâtiments, fossilisés, enveloppés dans une rumeur que paradoxalement j'assimilai à une comptine enfantine, se dressait un ciel couleur de plomb, avec des taches laiteuses, que le vent instable façonnait à l'image d'un poumon, d'une chose suspendue sur nos

têtes avec la capacité d'aspirer et d'expirer. Ce fut à ce moment-là que l'Espagnol jeta un coup d'œil du côté où je me trouvais, sans me voir, et ensuite alluma une autre cigarette en protégeant la flamme des mains et du chapeau, puis reprit sa marche en direction de la rue de Châteaudun.

À partir de ce moment le trajet commença à ressembler à une farce grotesque. Tout d'abord, les piétons avaient massivement déserté les rues, et rien ne pouvait être plus facile pour l'Espagnol que de me surprendre derrière lui. La scène était claire même pour le plus obtus des individus : il y avait un type qui se promenait sous la pluie et un autre type qui calquait son pas sur le premier et le suivait. Et si jamais il subsistait encore un doute, tous deux étaient trempés et personne de raisonnable ne fait une promenade trempé jusqu'aux os. La distance qui nous séparait, au bout de quelques minutes, n'excéda plus une dizaine de mètres. L'Espagnol alluma une autre cigarette, tout en jetant un coup d'œil derrière lui sans se cacher, comme pour vérifier si j'étais encore là.

Je restai immobile au milieu du trottoir, désarmé et trempé, une cible parfaite pour ses yeux rusés. Au loin on entendit un coup de tonnerre. L'Espagnol sembla intéressé. Que veut cet homme, me demandai-je, que je le suive ? Cela semblait évident. Je me sentis abattu. L'autre possibilité était de me mettre à crier. Qui était le fou, lui ou moi ? Je me sentis frissonner tout entier, j'allais tomber malade, il n'y avait pas le moindre doute, cependant mon état psychique restait en éveil, comment expliquer, ouvert à la curiosité, aux étranges confidences qui passaient, susurrées par ces rues irréelles. Cependant je ne voulais plus continuer à me faire mouiller, ce qui indiquait que je n'avais pas encore abandonné certaines réserves. Un café très chaud et un verre d'alcool auraient été plus que bienvenus.

L'Espagnol sourit. Nous grimpâmes par la rue Rodier jusqu'à la rue de Rochechouart. La pluie se transforma en une bruine glacée qui tombait de manière oblique et lente comme un mouchoir de soie. Maintenant nous marchions en direction de la place Blanche. Je pensai à Mme Reynaud ; le carton-pierre ; une chute en piqué entre

les griffes ; le chauffeur de taxi qui ne savait pas où se trouvait la place Blanche ; Mme Grenelle, descendant l'escalier. La somme de mes destins. Je ris. Je sus que l'Espagnol, cinq mètres devant, lui aussi riait. Cet homme, même si on ne le dirait pas, est très intelligent, pensai-je.

Avant d'atteindre la place Blanche nous descendîmes de nouveau, par la rue Pigalle, jusqu'à la rue La Bruyère. Nous marchions en effectuant des cercles. Arrivé rue d'Amsterdam, l'Espagnol pressa de nouveau le pas et pendant un moment je crus que j'allais le perdre. Le plus raisonnable était de tourner en direction de la gare Saint-Lazare et c'est ce que je fis. Je ne tardai pas à l'apercevoir, arrêté devant l'affiche d'un cinéma minuscule que je n'avais jamais remarqué auparavant. Après avoir examiné attentivement la publicité du film, contrairement à ce que j'attendais, il acheta un billet et disparut à l'intérieur de la salle. Je songeai que la situation était parvenue à un point inattendu et qu'il était nécessaire d'agir avec détermination. Le film s'appelait *Actualité* et était annoncé d'une manière assez vague comme une histoire d'amour et de science ; les acteurs principaux, qui m'étaient inconnus, étaient un homme et une femme, tous deux jeunes, aux visages parfaits et graves. J'eus l'impression qu'il s'agissait de mannequins même si, de toute évidence, ils incarnaient le couple parfait de n'importe quel mélodrame. Sur certaines photos apparaissait également un acteur de composition, le visage invariablement contracté en une grimace de douleur et de stupeur incroyables ; sur l'affiche le studio cinématographique avait tenu à bien annoncer qu'il s'agissait de son dernier film : « Notre bien-aimé et regretté M... » M..., oui, je m'en souvenais, était un acteur qui jouait les seconds rôles, un comique, qui n'avait pas eu de chance. Le rictus des photos, soupçonnai-je, devait plus à la maladie qui avait eu raison de lui qu'aux exigences du scénario.

Je m'approchai du guichet.

– Le film vient de commencer, murmura sans me regarder une femme rousse un peu enveloppée, à peu près de mon âge, qui était

occupée à écrire quelque chose sur un cahier scolaire dont la seule particularité était le rose de ses pages. Des vers ! Une poétesse !

Je pris un billet et entrai.

La salle était divisée en deux blocs de rangées de fauteuils, d'où émergeaient telles des fleurs nocturnes les têtes des spectateurs ; ces derniers étaient fort peu nombreux, indéfinissables, seuls pour la plupart, isolés dans leurs sièges pendant que sur l'écran était projeté quelque chose que je pris, à première vue, pour un défilé, mais qui se révéla être l'inauguration d'un palais, un bal de gala ou quelque chose de ce genre.

L'ouvreur apparut sur le côté gauche, faisant brasiller sa torche sur le tapis. Je plongeai la main dans la poche et lui remis quelques pièces de monnaie, ensuite, avant qu'il s'éloigne, j'empoignai son bras et le contraignis à demeurer immobile. Il n'offrit que peu de résistance. Ses muscles, sous son costume, semblaient du fil de fer ; je le sentis trembler comme une bête, j'imaginai que son visage, que je ne pouvais pas voir, était sensuel et marqué.

– Du calme, murmurai-je. Je veux m'asseoir ici même. Loin de l'écran. J'ai une maladie des nerfs.

Mon intention avait été de dire des nerfs optiques, mais il était trop tard pour corriger.

L'ouvreur éteignit sa lampe et regarda avec inquiétude en direction des rideaux qui cachaient la porte.

– D'accord, ne vous en faites pas, voici un siège libre, juste derrière vous, vous n'avez qu'à vous retourner et vous asseoir.

– Ah, ça me paraît parfait.

– Pour vous servir, monsieur.

Je le lâchai et m'installai dans le fauteuil. Je me trouvai dans la dernière rangée du côté droit ; derrière moi il n'y avait qu'une mince balustrade de bois d'où jaillissaient de faux piliers sculptés et les rideaux qui allaient d'un bout à l'autre du fond de la salle de cinéma. Sur l'écran, on voyait le soleil éclore.

La scène se passait sur une plage, probablement en été, une plage déserte à l'exception de quelques mouettes qui se promenaient insou-

ciantes sur la rive. Le sable là-bas était noir et luisant ; le ciel, en revanche, était une tache de lumière fixe, immuable, qui s'épanchait silencieusement sur le reste de l'écran. « Après les fêtes parisiennes, l'océan et les plages de Normandie constituaient le meilleur calmant pour Michel », récitait la voix d'une femme qu'on ne voyait pas, avec une sorte de ton sacerdotal, comme celui d'une secrétaire déjà âgée habituée à tout, pendant que du point le plus lointain de la plage s'avancait un couple, tout juste deux petits points sombres qui n'en finissaient pas d'arriver au premier plan. L'Espagnol était assis sur le côté gauche de la salle, près du couloir, à une dizaine de rangées d'où je me trouvais. Bon, je ne l'avais pas perdu, soupirai-je, mais maintenant venait la partie la plus difficile, comment vaincre l'indécision, quelles questions précises lui poser si je me décidais, et, cela ne pouvait être différé, m'asseoir à côté de lui. « Michel, cependant, n'oubliait pas le tourbillon parisien. » La femme blonde qui a prononcé cette phrase de manière emphatique, et dont la voix – capricieuse, vitale – diffère de la voix précédente, ferme les yeux d'un air résigné et fâché. Sur le photogramme suivant c'est Michel qui ferme les yeux (Michel est l'acteur principal dont la photo apparaît sur les affiches) et les scènes ultérieures se passent comme à l'intérieur d'un remous, ce qui fait penser qu'il est en train de rêver. On voit successivement les volées de marches d'un palais, une automobile arrêtée au bois de Boulogne, une vue nocturne de l'hippodrome, les pieds de quelqu'un parcourant un couloir, un lit à baldaquin, défait, les draps arrachés violemment, le visage d'un vieillard, peut-être le valet de chambre de Michel, qui voit quelque chose et qui est terrifié, l'écho d'une explosion lointaine, un homme, dont nous n'apercevons que le dos secoué de sanglots, appuyé sur le volant d'une voiture arrêtée sur une route secondaire, finalement les pieds qui parcourent le couloir et qui soudain se mettent à courir, des restes calcinés d'un campement de mendiants sur les berges d'une rivière et un groupe de jeunes gens habillés avec élégance qui entourent, fébrilement agités, un homme un peu plus âgé qu'eux, sans doute leur maître, qui évidemment se trouve être

Michel. Celui-ci, imperturbable, lève une main demandant le silence et s'apprête à porter un toast.

À ce moment-là je m'aperçus qu'à côté de l'Espagnol il y avait une autre personne.

C'était contrariant. Je ne crois pas qu'il y avait plus d'une vingtaine de spectateurs, ce qui rendait improbable le fait que l'Espagnol, ayant la possibilité de choisir un siège sans voisin, se soit assis là par hasard. En fait la salle de cinéma était pratiquement vide ; dans ma rangée il n'y avait que moi et dans celle de l'Espagnol, uniquement lui et son déconcertant voisin, une nuque puissante et chauve, des épaules larges, l'oreille dressée pareille à un morceau de parchemin froissé collé aux tempes encore garnies de mèches de cheveux noirs. « Nous devons nous marier, cette situation est insupportable », dit une voix de femme. Quelqu'un met un disque. La musique est à peine audible, un grincement de machines la couvre, que suit une explosion.

Michel est confortablement installé dans un fauteuil, dans un coin faiblement éclairé de la pièce, il ne parle pas. Au bout d'un moment, il se lève et se dirige vers la grande fenêtre. C'est seulement à ce moment que je comprends qu'il est seul dans la bibliothèque et que la fenêtre s'ouvre sur une falaise. Il fait nuit et la caméra descend du visage inquiet de Michel, lentement, jusqu'à ses chaussures. De leur pointe il frappe le sol et le seul bruit qu'on entend est celui des vagues. L'impatience va nous tuer tous, pensai-je.

Suivi d'un spectateur titubant, l'ouvreur réapparut. « Ma vie, ma carrière, mes propriétés sont encore entre mes mains. » C'est Michel qui affirme ce qui précède, il est de profil, examinant quelque chose que l'on ne voit pas à l'écran. Au fond, une femme blonde le regarde fixement. Alors qu'il remontait le couloir, parvenu à ma hauteur, l'ouvreur toussa comme s'il voulait m'avertir de quelque chose d'anormal. La femme blonde se prit la tête entre les mains. Cela n'avait pas de sens d'imaginer un danger quelconque, cependant je me retournai : l'ouvreur était derrière, à moitié caché par les rideaux, ce qui lui donnait un air de noble romain, hors du temps, indifférent aux agitations et aux séductions de l'écran. « Nous nous

marierons, évidemment, dit Michel avec un sourire mélancolique, mais nous devons accepter les arrêts du destin. » Je regardai devant moi : on ne voyait, de nouveau, que la plage interminable sous le ciel couleur neige, sur laquelle s'avançaient vers les spectateurs les deux silhouettes floues. Je me levai. L'ouvreur avait disparu et à la place qu'occupait l'instant d'avant son ombre il n'y avait plus qu'un presque imperceptible frisson dans les rideaux. Je fis quelques pas et pus me rendre compte à quel point mes vêtements étaient encore trempés. J'hésitai. « L'obstacle principal pour t'aimer est ma mémoire, dit Michel. Pendant la journée, l'amnésie est comme un désert. La nuit, c'est une jungle, peuplée de fauves. Crois-tu encore que nous pourrions trouver le bonheur ? » Le visage de la femme se découpe sur un paysage de hautes herbes et de dunes. Un soleil à rendre fou vibre dans le ciel marin. Profitant de la lumière qui provenait de l'écran, je me dirigeai jusqu'à la rangée où se trouvait l'Espagnol. Ensuite tout devint sombre et je m'assis rapidement, inquiet du bruit excessif que produisaient mes vêtements mouillés.

Il fait nuit et Michel et Pauline (la jeune femme blonde, avec laquelle il s'est marié) se trouvent dans la demeure du premier, à Paris. Les domestiques les observent en silence. Le valet de Michel, un homme jeune d'une ressemblance extraordinaire avec le vieillard qui dans des scènes antérieures avait entrevu quelque chose, semble-t-il, de terrifiant, s'efforce d'être sympathique avec sa nouvelle patronne. « Qui est la cuisinière ? » demande la jeune femme. Le valet répond que c'est lui. Il y a dans son ton un accent de défi. Le reste de la domesticité, dans un même mouvement, baisse les yeux, mal à l'aise, peut-être inquiet. Mais si Madame désire une cuisinière, ajoute le valet, il connaît une femme propre et efficace. « D'accord », dit Pauline, sans qu'on sache clairement quelle est sa décision, tout en regardant les énormes Gobelins qui pendent dans le salon. La scène suivante se passe dans la pénombre de la bibliothèque ; Michel et un ami un peu plus âgé, peut-être son médecin ou son avocat, boivent du cognac et fument, cependant leur attitude n'exprime pas le délassement mais la tension. Michel, la voix

entrecoupée, raconte les détails d'un malheur. Au loin on entend le bruit d'une explosion. Michel ferme les yeux.

L'Espagnol me regarda comme s'il ne me reconnaissait pas. J'essayai de lui sourire. Je n'y parvins pas. D'un coup de coude, il avertit son voisin de ma présence. Celui-ci mit du temps à réagir ; toute son attention était accaparée par les scènes qui se succédaient sur l'écran. Quand il tourna son visage vers moi, il dit avec naturel :

– Salut, Pain, comment vas-tu ?

Je ne parvins pas à répondre. Les années n'étaient certes pas passées sans laisser de traces, mais je le reconnus immédiatement.

« La vie est merveilleuse et vous êtes encore jeune, cher ami, faites un effort. – Toutes mes nuits, sans exception, sont épouvantables, Paul. – Soyez courageux. – Le courage est possible quand on sait de quoi on doit se défendre et ce n'est pas mon cas. Mes ennemis sont dans l'air. Pire encore : sous l'air. Ils rampent dans le territoire de la faute. – De toute manière, ne vous laissez pas écraser par vos propres cauchemars, Michel, les cauchemars, le plus souvent, sont vides, souvenez-vous-en. – Le cauchemar, c'est le passé, la mémoire ; pour oublier il faudrait que je sois autre. »

Je restai bouche bée. C'était Pleumeur-Bodou. Satisfait de l'impression qu'il avait produite, il souriait.

– Vous, ici ?

L'Espagnol me regarda avec curiosité ; ensuite il fit pivoter son visage et regarda Pleumeur-Bodou comme si la seule chose qui l'intéressait était de noter nos réactions.

– Ça faisait une éternité qu'on ne s'était pas vus, non ? Mais le temps n'efface pas le visage des vrais amis, hein ?

J'acquiesçai de la tête. Je ne savais pas quoi dire.

Pleumeur-Bodou m'observa avec un mélange de joie et d'arrogance. Il allait poursuivre, mais changea d'avis et s'adressa à l'Espagnol :

– José María, pourquoi ne me laisseriez-vous pas votre place ? Comme ça vous ne seriez pas obligé d'adopter cette position si inconfortable, nous sommes presque en train de vous broyer, et mon ami et moi pourrions parler comme d'honnêtes gens, sans que

tout le cinéma soit au courant de nos affaires. Vous savez, un peu de tact, un peu de bonne éducation et même en enfer nous serions bien reçus, non ?

L'Espagnol se donna quelques instants pour traduire les propos de Pleumeur-Bodou, puis se leva. Mais Pleumeur-Bodou était trop gros, et en essayant de permuter de siège en même temps ils se gênèrent mutuellement. Pendant quelques secondes ils se trouvèrent coincés. Derrière nous quelqu'un protesta. D'un autre endroit parvint un murmure qui demandait le silence. La salle de cinéma avait beau être vieille et minuscule, les spectateurs étaient exigeants. Pleumeur-Bodou s'assit de nouveau.

– José María, attention, passez d'abord et asseyez-vous ici (il tapota la surface en cuir du siège situé à sa gauche), et quand je me serai assis là (il toucha la poitrine de l'Espagnol du bout de son index), vous pourrez, alors seulement, occuper ma place.

– Qu'est-ce que vous faites dans cet endroit ? murmurai-je. Comment connaissez-vous cet homme ?

Il me fit un clin d'œil.

– Un moment, Pain, du calme.

José María, qui s'était remis debout, fut obligé par une des pattes de Pleumeur-Bodou de se rasseoir. L'Espagnol sentait le tissu mouillé. Je regardai vers l'écran : Michel dormait sur le divan de la bibliothèque. Au premier plan sa femme et son ami (qui était en même temps son médecin) l'observaient tout en parlant à mi-voix, comme s'ils craignaient de troubler son sommeil. Un halo de tragédie enveloppe toute la scène. « Il était le meilleur de sa promotion », dit l'ami. Pauline pleure. « Un des talents les plus prometteurs du pays ; il avait tout..., il a tout perdu... » Sois attentif maintenant, conseille Pleumeur-Bodou. Sur l'écran apparaissent, comme la mise en scène du cauchemar de Michel ou comme l'illustration de l'histoire que raconte le médecin, des images dont le grain, le cadrage et même la qualité font penser qu'elles appartiennent à un autre film, des images où l'on voit un groupe de jeunes chercheurs exposés à la caméra à différentes occasions, d'abord à l'intérieur d'un laboratoire

aux dimensions considérables, ensuite déambulant dans un parc. Parmi eux, fais bien attention, Pain, murmure d'une voix émue Pleumeur-Bodou, se trouve Terzeff.

– Terzeff, dis-je.

Quelques voix dans les sièges derrière nous demandèrent de nouveau le silence.

– Taisez-vous, imbéciles, dit Pleumeur-Bodou.

Terzeff et les jeunes savants, parmi lesquels on ne voyait pas Michel, se déplaçaient en bondissant à travers le laboratoire, allant et venant, plongeant le nez dans les éprouvettes de leurs collègues, trinquant avec les récipients, heureux, comme s'ils se trouvaient dans un cours de chimie élémentaire et que le professeur s'était absenté. Pleumeur-Bodou se leva, il devait mesurer au moins un mètre quatre-vingt-dix, et chercha dans la pénombre celui qui avait protesté. Il s'assit presque tout de suite et chuchota à quelques centimètres de mon visage :

– Qu'est-ce que tu en penses ? Notre cher Terzeff, le voilà en train de bouger, de rire, plus jeune et plus vif que toi et moi ! Ça ne te rend pas un peu jaloux ? C'est ce que j'appelle le mystère de l'art ! Parce qu'il est vivant, non ?

L'Espagnol supporta stoïquement les kilos qui se répandirent sur son siège. Sur l'écran les scientifiques avaient abandonné le laboratoire et posaient maintenant dans le jardin, assis sur un banc, autour de la fontaine, sur les marches, faisant des blagues et regardant sans honte la caméra.

– Je ne comprends rien. Que fait Terzeff là-dedans ?

– C'est le premier laboratoire où il a travaillé. On y entrait très difficilement, il y avait des centaines de candidats et Terzeff, malgré tout, fut un des rares admis. Même moi, oui, que diable, j'avais postulé une place et je fus rejeté. Qu'est-ce que tu en penses ?

– Je n'en sais rien. La question que je me pose est comment tout ceci s'est transformé en film. Vous admettez (je me refusais à le tutoyer malgré la familiarité avec laquelle lui le faisait) qu'il est

extraordinaire que Terzeff apparaisse avec ses collègues de travail au beau milieu d'un mélodrame sinistre.

– Tu ne vas pas me dire que ce n'est pas un document fantastique.

– Ça dépend pour qui.

Sur l'écran se réfléchissait maintenant un crépuscule qui tombait sur les bâtiments de la fondation scientifique. En une suite d'images chaque fois plus sombres, prélude à la fin du rêve de Michel, on pouvait percevoir la porte principale en fer forgée ornée d'un écriteau illisible, le drapeau français flottant au-dessus d'une cour désolée où se glissaient des ombres ambiguës, le veilleur de nuit qui traversait la cour avec un trousseau de clés fourni accroché à la ceinture, les fenêtres fermées des laboratoires, l'imposante porte métallique de la cave, un chat, grimpé sur la haie, qui fixe l'objectif.

– En réalité, Pain, ce sont deux films différents. On suppose que cet imbécile-là (il faisait allusion à Michel) a fait des études dans un centre de recherches scientifiques. Regarde, écoute ce que le médecin dit à sa femme.

« Ils périrent tous. » L'ami de Michel regarde Pauline comme si l'aveu l'avait déchiré intérieurement. « Il resta cependant beaucoup de questions sans réponse. » La silhouette de Pauline, son profil délicat et fouineur tremble auprès d'une immense toile où s'enchevêtrent les corps nus d'anges et de démons.

– Qui ?

– Écoute !

– Ça suffit, taisez-vous une bonne fois pour toutes.

La protestation éclata à trois rangées d'où nous étions et la voix qui l'avait émise semblait vraiment fâchée.

« Tous ? – Oui, tous, sauf Michel, qui était malade et qui ne put être présent. – Mais comment, quel accident a pu... ? – Une explosion, une explosion qui eut son origine dans le laboratoire de Michel. – Mon Dieu ! – Les vingt promesses, les vingt meilleurs jeunes savants de notre pays, réduits à rien d'un trait de plume. – Mais à quoi travaillait Michel ? – Je ne le sais pas. Personne ne

le sait. Les notes sur son travail ont disparu avec l'explosion et lui n'a jamais voulu le révéler ; la seule chose que l'on peut dire est que c'était lié à la radioactivité. – Il abandonna alors sa carrière, et ses cauchemars commencèrent, maintenant je le comprends. – Il n'y a que vous qui puissiez l'aider. »

Le médecin saisit la main de Pauline pendant que celle-ci le regarde dans les yeux comme s'il était son ravisseur et elle, sa prisonnière.

– Ce pauvre crétin, il est fait cocu par son meilleur ami.

– Est-ce que vous allez vous taire, oui ou non ?

Pleumeur-Bodou se dressa, menaçant.

– Pourquoi tu ne mets pas les voiles, mon garçon ?

Les énormes mains crispées de Pleumeur-Bodou se posèrent sur ses hanches, on aurait dit une réplique du Mussolini qu'on voyait dans les bandes d'actualités.

L'Espagnol s'était retourné et regardait sans mot dire le jeune homme, sans doute un cinéphile ou un étudiant oisif ou les deux choses en même temps, assis sur le siège situé derrière nous. Le jeune homme d'une manière ou d'une autre saisit qu'il était plus prudent de ne pas poursuivre la querelle et s'enfonça dans son siège. L'Espagnol, assis, semblait beaucoup plus dangereux que la masse de chair que Pleumeur-Bodou maintenait en équilibre instable.

– Il y a de ces débiles mentaux.

– Je n'avais pas la moindre idée que Terzeff avait été acteur, murmurai-je, surtout pour changer de sujet.

J'étais sûr que tous les spectateurs s'intéressaient autant au film qu'à notre singulier groupe.

– Il ne l'a pas été. Le réalisateur d'*Actualité* – tu concéderas que c'est un titre amusant, non ? – a, dans les années vingt, travaillé dans ce centre de recherches et a réalisé un hybride de documentaire de propagande de l'institut qui n'a jamais été projeté. Des années après, il a ajouté une partie de ce matériel aux passages oniriques de son film.

– Quand est-ce que ce film a été tourné ?

– *Actualité* ? Il y a quatre ans, en tout cas moi, je l’ai vu la première fois il y a quatre ans. Les parties où apparaît Terzeff ont été filmées en 1923, c’est du cinéma muet, ça se voit, non ?

Je devais retrouver mon sang-froid, le calme, la distance, sortir de cette sensation d’irréalité qui était en train de s’emparer de tout. Je pensai : il y a un innocent pris au milieu de tout ça. Je pensai : le Sud-Américain va payer pour *tous*.

Sur l’écran, Michel prend affectueusement congé de ses parents. Une automobile pénètre dans le bois. « La vie n’a pas trop d’importance. » Un auditoire d’hommes âgés observe Michel silencieusement. Celui-ci se frotte les yeux, chaque fois plus fort. Dans son geste il y a une réminiscence enfantine. Il boit un verre d’eau. Il étudie le liquide à travers le verre. Le pourtour de ses paupières est profondément cerné. Pauline dort seule dans un lit à baldaquin. « Personne ne peut m’accuser, moi, rien que moi, et moi je suis innocent. » Le médecin prend un train qui s’éloigne de Paris. Derrière la fenêtre oblongue d’une mansarde, le valet de Michel contemple le crépuscule. À l’intérieur de cette mansarde, propre et correcte, accrochée à un mur il y a une photo d’un ancien domestique, très probablement son père ou un parent proche, qui lui ressemble beaucoup physiquement, mais à l’expression diamétralement opposée : ce qui chez le valet est mélancolie, résignation non exempte de charme, chez son père est de la terreur pure et simple. Des mains d’homme coupent une baguette de pain. Des nuages, mais très loin, naissent des éclairs. Michel, enfoncé dans le fauteuil de la bibliothèque, se couvre les yeux.

– Il y a peu j’ai parlé avec M. Rivette ; il m’a dit que vous viviez en Espagne.

– Ah, le vieux Rivette, un esprit supérieur, il n’y a aucun doute... L’Espagne est magnifique, oui, et ce n’est que le prélude... Mais la ville élue de mon cœur est Paris... Tiens, regarde, c’est ce que je te disais, ce pauvre type de médecin essaie de voler la femme de cette chiffe molle.

– Il faut que je vous parle. Sortons.

– Je crois que vous n’avez plus besoin de moi, dit l’Espagnol.

– D’accord, José María, on se revoit tout à l’heure.

Dans le ton de Pleumeur-Bodou se devinait l’homme habitué à commander, il y avait, cependant, en outre, dans sa manière de s’adresser à l’Espagnol, un certain respect, une retenue proche de la crainte, dont il n’avait probablement pas conscience.

L’Espagnol sauta habilement par-dessus mes genoux et en quelques secondes atteignit le couloir. Il était petit et ses vêtements avaient l’air d’être trop grands pour lui. Il ne dit pas au revoir.

– Je suis à Paris depuis seulement deux jours, expliqua Pleumeur-Bodou, on dirait que je suis venu uniquement pour voir ce film. Je ne sais pas si tu te souviens que Terzeff était mon meilleur ami.

– Oui. Je me souviens aussi qu’il s’est pendu. Curieusement, il y a quelques nuits M. Rivette a eu l’amabilité de me rafraîchir la mémoire.

Sur l’écran on voyait une ruelle sombre ; un clochard dort entre les poubelles ; sur les poubelles, il y a des chats ; en réalité la ruelle est infestée de chats de toutes sortes.

Au premier plan apparaissent Pauline et un inconnu à l’air mystérieux. « Je dois parler avec vous, dit l’homme. – Que voulez-vous, qui êtes-vous ? – Vous devez avoir confiance en moi. Pour votre bien. » Pauline essaie de fuir mais l’homme l’en empêche. Pendant quelques secondes leurs visages se touchent presque. « Je suis détective, nous soupçonnons fortement votre mari d’être l’auteur de l’explosion dans le centre de recherches qui coûta la vie à tout le personnel. – Vous délirez, ce fut un accident. – Il y a des indices nous faisant penser que ce fut un assassinat collectif froidement planifié. » Pauline tente de faire un geste sarcastique. « Vous n’avez aucune idée de l’état de Michel après l’accident. – Comment était-il ? Dites-le-moi. – Moralement détruit, n’ayant plus goût à rien, ressassant sans cesse ce cauchemar. »

– Alors, comme ça, tu as parlé avec M. Rivette... Je dois lui rendre visite avant de partir.

Le détective sourit : « Peut-être simulait-il. »

Une sorte de vague blanche, une vague composée de lumière, irrésistible, recouvre le visage de Pauline.

– Quel fils de pute, ce qu’il veut, c’est la femme. Pauvre type !

– Et entre autres choses il m’a raconté l’histoire de Terzeff avec Irène Curie.

– Le vieux sait des choses, beaucoup de choses, mais ne t’attends pas à ce qu’il sache tout.

Au moment où il prend congé, le détective retient la main de Pauline plus longuement qu’il n’est normal. Pauline baisse les yeux. Michel apparaît sur la terrasse de sa maison et observe, grâce à des jumelles, l’horizon infesté de nuages noirs. Il a installé à ses côtés un objet qui ressemble d’une manière extraordinaire à une pierre de sacrifices aztèques. Derrière lui, dans une attitude rigide, son valet attend.

– Il n’a même pas connu Irène. On a dit beaucoup de choses, on a beaucoup exagéré.

– Sortons, allons marcher ou dans un café. Je veux vous parler. Je vous en prie, je n’ai pas de temps à perdre.

– D’accord. De toute façon, la partie du film qui m’intéresse le plus, je l’ai déjà vue. Je reviendrai demain.

Dehors il pleuvait.

Nous entrâmes dans un bar de la rue d’Amsterdam et Pleumeur-Bodou commanda un grog et moi, une menthe. Nous devions former un couple étrange parce que nous attirâmes immédiatement l’attention des rares clients qui se retournèrent pour nous observer sans trop de discrétion. Peut-être la cause en était-elle les manières de Pleumeur-Bodou, bruyantes et péremptoires.

– Eh bien ! de quoi voulais-tu parler ?

– De Terzeff, et de votre ami espagnol.

Il lança un regard méprisant à ma cravate puis alluma une cigarette d’un air résigné.

– Je ne vois pas la relation, mais vas-y.

Je lui racontai tout ce que je savais de l’Espagnol, depuis la rencontre dans les escaliers chez moi, en passant par la rencontre dans

la clinique Arago, jusqu'à l'in vraisemblable subornation dans le café Victor.

– Bon, se moqua Pleumeur-Bodou, tu as eu une occasion unique de lui rendre l'argent et tu ne l'as pas fait.

Je voulais protester. Je me sentis rougir.

– Est-ce que vous savez quelles raisons il avait de m'empêcher de voir Vallejo ?

– Franchement, Pierre, je n'en ai aucune idée.

– Mais vous êtes son ami, je pense même que vous connaissez l'autre Espagnol.

– En effet. Mais ça ne signifie pas grand-chose. J'ai beaucoup d'amis espagnols, des liens très profonds m'unissent à certains d'entre eux, avec d'autres seul m'unit le fait d'avoir partagé certaines joies de l'existence ; José María fait partie de ces derniers ; entre parenthèses, je te dirai qu'outre le fait de disposer d'une rente considérable et d'avoir une âme généreuse il est le petit-neveu de notre grand poète Heredia. Mais c'est tout. Tu ne dois pas te laisser tromper par les coïncidences. Tu te souviens de cette phrase de Bergson sur le hasard ? Tu t'en souviens ?

– Non.

– C'était sur le hasard criminel, le hasard en tant que dernier homicide, je ne sais pas, aucune importance, au diable Bergson... Tu le suivais et tu tombes sur moi. Et alors ? Tant mieux ! Tu serais surpris de savoir combien de gens je rencontre tous les jours. Et dans des endroits beaucoup plus bizarres qu'un vulgaire cinéma. Quant à la subornation, je serais tenté de faire l'hypothèse que tout n'a été qu'une blague. José María savait, je suppose par la femme même de ton malade ou par un ami quelconque de celui-ci, que tu allais être appelé à son chevet. Peut-être était-ce l'objet d'un pari, les Espagnols aiment beaucoup parier, peut-être était-ce seulement une blague que l'on t'a faite. Il faut tenir en compte sa condition de médecin, cette couche cultivée de la race espagnole fait souvent preuve d'un positivisme qui nous est incompréhensible. Pour le reste, tu sais que les riches étrangers sont souvent un peu extravagants,

et plus encore si, comme c'est le cas de ceux-ci, ils ont un tempérament artistique. Bref, Pierre, je suis étonné que tu ne saches pas reconnaître une blague, même si je dois admettre qu'elle est un peu lourde, d'une menace réelle et tangible. Je crois, mon cher, que tu t'es laissé entraîner par tes nerfs. Fais attention ! c'est un ami qui était au front il y a à peine quelques jours qui te le dit.

– Oui, murmurai-je, absent, je suis déjà au courant que vous êtes devenu fasciste.

Pleumeur-Bodou eut un sourire satisfait. Il commanda bruyamment un autre grog. Sa vitalité, sa bonhomie, sa soif même se révélaient offensantes.

– M. Rivette, bien sûr, j'imagine que c'est lui qui te l'a dit... Eh bien oui – il sembla se rappeler quelque chose d'important –, ça avance !

Nous gardâmes le silence. Le temps passait autour de nous comme s'il n'avait rien à faire avec nous ; les hommes fumaient et buvaient, de la rue parvenaient des bruits sans relation les uns avec les autres, le garçon nettoyait des verres, quelques bûches crépitaient dans la cheminée, quelqu'un à l'intérieur du bar ferma une porte violemment. Ou peut-être était-ce le vent.

Je pensai que si je demeurais immobile je pourrais échapper à l'illusoire et distinguer ce que je savais être à côté de moi, me faisant des signes à partir d'un lieu intangible.

– Je vais te raconter l'histoire de Terzeff. Ça c'est vraiment une histoire intéressante. Je te la raconterai comme preuve de notre vieille amitié. De l'amitié qu'il y eut autrefois entre nous trois. Soit dit en passant, tu peux me tutoyer.

– Entre nous il n'y a jamais eu d'amitié. Terzeff et vous, vous avez fréquenté M. Rivette à la même époque que moi je le faisais, et ç'a été tout.

– D'accord, d'accord... Mais au moins en ce temps-là on se tutoyait, non ?

Il semblait blessé, il commanda un autre grog.

– Quelle histoire allez-vous me raconter ? Le suicide de Terzeff,

son amour avorté pour Irène Joliot-Curie ? Franchement, je n' imagine pas notre illustre scientifique s'appelant Irène Terzeff-Curie, ni notre ami l'aidant à découvrir la radioactivité artificielle et encore moins obtenant le prix Nobel. Nous prenons de l'âge et nous perdons nos repères !

– Ne généralise pas et écoute. Le premier point est faux. Terzeff n'a jamais *connu* Irène Joliot-Curie, une mocheté comme il y en a peu. Il n'a pas non plus essayé de réfuter sa mère, comme on l'a dit alors. L'histoire est très différente et moi seul la connais. Comme a dû te le raconter M. Rivette, et s'il ne l'a pas fait, maintenant tu le sais, Terzeff commença à fréquenter le cercle de Mme Curie en 1920, alors qu'il n'avait pas encore vingt-trois ans. Il était l'un des plus jeunes membres, et sans conteste le plus brillant. Vers la fin de l'année 1924, sans raison apparente, il abandonna ce cercle et les études qu'il y menait. Il ne voulut jamais expliquer les raisons qui l'avaient poussé à rien de moins que jeter par-dessus bord une partie de sa carrière, et quelque temps après il se suicida. Pour ses connaissances (parce que des amis, de vrais amis, il n'en avait qu'un : moi), l'absence de mobiles entourant sa disparition constitua une énigme. La seule façon que celles-ci trouvèrent de l'expliquer fut de l'attribuer à des discussions et à des animosités liées à Mme Curie elle-même, explication que le caractère de Terzeff encourageait : indiscipliné, indépendant, romantique ; de là qu'on ait dit que ce dernier avait prétendu remettre en cause certains des postulats théoriques de l'illustre dame. Rien de plus éloigné de la vérité, car, si on laisse de côté le fait qu'il était difficile pour un jeune chercheur comme Terzeff de toucher de si hautes autorités, il montra peu d'intérêt pour les travaux, que Mme Curie réalisait en ce temps-là. Ses efforts se portaient, disons, sur l'autre moitié du couple. C'est Pierre Curie qui l'intéressait, et son dernier projet. Tu sais comment est mort Pierre Curie ?

– Non...

– Il a été renversé par un camion. Dans la matinée du 19 avril 1906, en traversant la rue Dauphine. Il faisait alors des recherches

sur les forces psychiques manifestées au cours des trances médiumniques, avec un autre savant du nom de d'Arsonval. La recherche tourna court et on la classa. Il n'en fut plus jamais question ; elle était déjà en elle-même assez hétérodoxe et n'avait pas de relation avec les travaux antérieurs de Curie. Ou peut-être y en avait-il, mais ça la rendait encore plus extravagante. Son collaborateur, d'Arsonval, disparut purement et simplement, et on ne sut plus jamais rien de lui. Aussi simple que ça, après la mort absurde de Curie, d'Arsonval s'évanouit dans la nature. C'est peut-être ça qui attira la curiosité de notre ami. Rappelle-toi que déjà à cette époque nous étions, Terzeff comme nous deux, des mesmériens si ce n'est parfaitement convaincus, du moins enthousiastes, et cela avait dû paraître significatif à Terzeff que Curie travaille, pour l'exprimer ainsi, sur le plan des médiums. Ce que fit Terzeff, je l'ignore, mais au terme de ces années, entre 1920 et 1924, en fouillant ici et là il parvint à la conclusion, ne te mets pas à crier ou à rire, qu'on avait assassiné Curie. Je fus la seule personne à qui il confia ses soupçons, lesquels par ailleurs manquaient de base solide, matérielle, et tu es maintenant la deuxième personne à les entendre. Il ne voulut jamais me révéler sur quels éléments il se basait pour soutenir pareille affirmation. Si je te le disais, me confia-t-il une nuit, tu me croirais devenu fou. En une autre occasion il laissa entendre qu'il ne me le disait pas pour me protéger. Mais me protéger de quoi ? De la folie ou de ce que Terzeff considérait comme la folie, j'imagine. Ce que j'en compris, c'est qu'on avait tué Curie, mais pas à cause de ce qu'il faisait, même si, dans une certaine mesure, les travaux qu'il menait représentaient un bon prétexte pour l'éliminer, et que sa mort accomplissait, ne me demande pas comment, une fonction rituelle. Quoique je me souvienne aussi que Terzeff croyait que toute mort avait une fonction rituelle, le seul rite véritable qui subsistait dans le monde.

- Et pour quelle raison Terzeff s'est-il suicidé ?
- Ça, je ne l'ai jamais su.
- C'est de la démence. Tout ce que vous m'avez raconté relève

de la démence. On pourrait même penser, à en croire vos paroles, qu'on a aussi tué Terzeff.

– Je n'en sais rien. Terzeff était mon ami, peut-être le seul que j'aie eu dans ma vie, et quand il m'a fait ces confidences, peu de mois avant de mourir, je l'ai cru. Un acte de foi, sans doute. Cependant, attention, ce qui me paraît hors de doute c'est que, qu'on ait tué Curie ou pas, mon ami avait dû découvrir quelque chose de terrible qui a entraîné sa destruction.

Je regardai autour de moi, le café s'était vidé et le froid enveloppait les tables et les chaises, les verres qui avaient été utilisés et les mégots écrasés sur le sol.

– Quelque chose de terrible... dans les papiers, dans les notes..., quelque chose qui était passé inaperçu aux yeux de tous... Mais qui n'a pas échappé à l'œil de Terzeff, évidemment, pas au regard clinique de Terzeff...

Le visage de Pleumeur-Bodou se perdit dans un cauchemar de 1924. Son expression était apoplectique et abjecte, comme si au fond du cauchemar il apercevait une lumière et qu'il avait peur.

– Comment finit le film ? demandai-je.

Il me regarda, surpris.

– Le film..., dis-je. *Actualité*... Vous l'avez déjà vu, non ?

– Un nombre incalculable de fois.

– Comment finit-il ?

Pleumeur-Bodou sourit tristement :

– D'une manière vulgaire. Michel assassine ses parents. Ensuite il essaie de tuer sa femme. Il n'y parvient pas. Il se suicide. Mais avant il met le feu à la demeure, un feu magnifique, la destruction totale...

– Et le valet ?

– Ah, cette espèce de femme savante fouineuse meurt parmi les flammes, on ne sait pas très bien si c'est accidentel ou pas. Ou peut-être prend-il la fuite ? C'est ça, il s'en va. Il disparaît. La nuit l'avale. Le film est assez étrange... Je n'en ai pas une idée bien arrêtée. Pour dire la vérité, je ne le comprends pas complètement.

– Pourtant vous l'avez vu plusieurs fois.

– Oui, mais il y a des scènes, des fragments, que je ne comprends toujours pas. Peut-être que je ne les comprendrai jamais, ça n’a pas d’importance...

– Qu’est-ce que vous allez faire maintenant ? Vous repartez en Espagne ?

– Très probablement. J’ai quelques engagements politiques à honorer. (Il sembla s’éveiller.) Et toi ? Comment t’as traité la vie ? Tu es toujours aussi solitaire que d’habitude ?

Je pensai à l’insulter, mais ça ne valait pas la peine. Pleumeur-Bodou avait dit la vérité, j’en avais l’intuition, même si cette vérité était faite d’ombres sur la paroi d’une caverne. La version de Terzeff aurait été différente. Avril et le cercle se dilataient jusqu’à la nausée. De la géométrie, tout était de la géométrie et de la merde. Je me levai.

– Tu t’en vas ?

Sa voix avait un ton plaintif.

– Oui. Merci pour tout.

– Qu’est-ce que tu vas faire ?

– Je crois que je n’ai qu’une possibilité... Je ne sais pas... Nous verrons...

Quand Pleumeur-Bodou sourit, je pus voir résumées, dans la courbe de ses lèvres, toutes mes années inutiles et stériles. Je sentis que si je ne faisais pas quelque chose immédiatement, je m’effondrerais sur place, aux pieds de mon ex-condisciple.

– J’espère qu’une fois de retour en Espagne vous ne courrez pas de risques inutiles, dis-je avec une amabilité que je ne ressentais pas.

– J’en doute. La République est condamnée. Et puis, ne t’en fais pas, je suis à l’arrière. Je travaille comme officier des renseignements, est-ce que je te l’avais dit ? J’applique mes connaissances mesmériennes au cours des interrogatoires de prisonniers et d’espions. (Il éclata de rire bruyamment.) C’est très efficace, je te le garantis.

Enfin la nudité, la misère.

Tout à coup, je me sentis bien. Ou non : j’allais seulement un peu mieux. Je me sentis déchargé. Je compris que j’allais affronter quelque chose d’infiniment plus dangereux que Pleumeur-Bodou,

et que ces choses-ci, à bien y regarder, n'avaient pas autant d'importance. Je saisis son grog et le lui jetai à la figure.

– Quoi ?

Son visage exprima moins d'indignation que de surprise. Presque immédiatement il se mit debout et, saisissant une chaise par le dossier, la brandit avec des intentions assez clairement hostiles. Je reculai d'un pas.

– Revenez vous asseoir, dis-je. Ne transformons pas cet adieu en une querelle de voyous.

– Je vais te réduire en bouillie.

– J'ai un pistolet dans la poche, mentis-je. Si vous avancez encore je ferai feu.

– Allez, tire, espèce de chien.

Le barman et deux clients nous regardaient du comptoir.

– Appelez la police, criai-je.

Un des clients sembla réagir et sortit en courant par la porte. Pleumeur-Bodou s'assit.

– Tu es un enfant, Pierre, allez, va-t'en une fois pour toutes.

Il sortit un mouchoir et commença à s'éponger le visage méticuleusement.

– Je te plains, dit-il sans me regarder, tu es aussi âgé que moi et tu ne sais même pas de quel côté tu es. Tu devrais te mettre à genoux et me baiser les mains. Pauvre imbécile ! Tu as un pistolet ? Toi ? C'est ridicule. Va te faire voir ailleurs une bonne fois pour toutes. Qu'est-ce que tu fais là à me regarder. Je te plains, sérieusement, tu es à plaindre, sérieusement, très sérieusement, je te plains...

Je sortis. La pluie continuait à tomber dans les rues.

À sept heures du soir je commandai un café dans un bar proche de la clinique Arago. J'étais disposé à attendre la sortie de Mme Vallejo ou, si le cas ne se présentait pas, à mettre au point un stratagème quelconque qui me permettrait d'entrer.

À sept heures et demie, pendant qu'à une table voisine un groupe d'étudiants parlaient, tous en même temps et avec abondance d'in-

terjections, de la guerre civile espagnole (l'un d'eux soutenait qu'il valait mieux s'engager dans les ambulances en Espagne que de discuter à Paris), je décidai que je n'avais pas d'autre choix que de me glisser dans l'hôpital par mes propres moyens.

Je payai et sortis dans la rue, la tête enfoncée dans les épaules, n'ayant pas de plan entièrement arrêté.

Caché derrière un arbre, j'attendis le moment propice ; je dois admettre que la perspective d'affronter de nouveau la réceptionniste et le Breton ne me souriait pas.

Au bout d'un moment, les étudiants qui discutaient à la table voisine sortirent du bar et dirigèrent leurs pas vers la clinique. Je me mêlai à eux de manière discrète, et quand nous parvînmes sur l'autre trottoir je me trouvai abrité au milieu du groupe, au bras de l'un d'eux, peut-être celui qui voulait aller en Espagne.

– Louables idées, jeune homme, dis-je, louables idées, il ne faut pas laisser passer le fascisme.

Il me regarda avec un peu de surprise ; ensuite il sourit, il avait presque toutes les dents cariées, et dit :

– Vous vous trompez, monsieur. Ma vocation est l'obstétrique.

– Cela revient au même, cher ami, dis-je, nous devons tous contribuer avec notre petit grain de sable.

C'était un garçon agréable et spontané, il paraissait très sûr de lui-même.

Nous fîmes irruption dans la réception aussi bruyamment que si ç'avait été une salle de bal. Au bout de quelques secondes je réussis à me faufiler dans un couloir quelconque. Derrière moi, chaque fois plus lointaines, retentirent des voix jeunes.

– Adieu, Hélène.

– Adieu, Paul.

– Adieu, Lisa.

– Adieu, Robert.

Comme un déserteur, comme le déserteur que j'aurais pu être s'il n'y avait pas eu le gaz, je m'introduisis dans l'hôpital sans suivre

trop longtemps le même cap, évitant les infirmières ou les visiteurs qui apparaissaient tout à coup, pleurant ou souriant, par des portes qui s'ouvraient dans les recoins les plus inattendus.

Mon désir d'éviter d'être vu fit qu'en quelques minutes je réussis à me perdre avant même que j'en aie conscience. À ce fourvoisement contribua aussi le peu d'indications qui auraient pu informer le visiteur de sa position du moment, bien au contraire, les pièces n'étaient pas numérotées d'une manière suivie, ce qui compliquait n'importe quelle orientation ; de la même façon, les escaliers, capricieux, inégaux, avec une multitude de paliers inutiles, ajoutés à la forme circulaire et semi-circulaire des couloirs, aboutissaient à ce que le plus prévenu des visiteurs ignore à quel étage il se trouvait. Ma détermination de ne rien demander à personne aggravait encore l'affaire.

Bientôt il n'y eut plus personne à qui demander quoi que ce soit. Le couloir où j'arrivais était sombre et humide, avec des murs en ciment non stuqués, flanqué de deux pièces : une salle de bains à moitié construite et un débarras sans lumière où étaient entreposés en tas des matelas et des ballots de couvertures dévorées par les mites. Le couloir s'achevait sur un mur où l'on pouvait distinguer les signes illisibles d'une inscription faite quand le ciment était frais, de caractère pornographique, encadrée par un grand cœur. Tout dans cet endroit sentait l'urine, le pourri, un mélange de déjections humaines et animales, comme si une croûte de crasse mince et dure recouvrait tout le sol.

Je décidai d'attendre jusqu'à neuf heures réfugié dans la salle de bains ; ensuite je me mettrai à la recherche de Vallejo.

Quand je sortis, l'activité avait considérablement décréu. Les visiteurs s'en étaient allés et les couloirs blancs se succédaient comme les pages d'un livre écrit en langue étrangère, à peine troublés par le son de voix lointaines, paisibles, le tintement des tables à roulettes qui transportaient des médicaments ou ramassaient les couverts des repas des malades, le borborygme de l'eau dans les réservoirs, le ronflement étouffé des chaudières.

Je rencontrai des gens deux fois seulement ; la première, une infirmière qui me salua en inclinant la tête, me croyant médecin ou me confondant avec l'un d'eux ; la seconde, un vieillard qui se traînait dans un couloir situé latéralement aux grands couloirs et qui ne me regarda même pas.

Je descendis des escaliers, en remontai ; je me revois en train de regarder par une fenêtre un bâtiment de trois étages de l'autre côté de la rue, aussi fasciné que si j'avais contemplé une planète chimérique ; j'évitais d'emprunter les couloirs que je croyais les plus fréquentés et quand je le faisais c'était rapidement, ne prenant que le temps nécessaire pour m'orienter de nouveau ; j'ouvris des portes, j'observai le visage hâve d'un gros homme qui dormait la veilleuse allumée ; la tête d'une vieille dame enfoncée dans l'oreiller avec une expression de bonheur pendant qu'à ses côtés, dans un fauteuil, dormait un homme d'âge mûr, peut-être son fils ou son amant ; je vis le visage rond d'une petite fille qui me regarda elle aussi, sans peur et sans surprise.

Les galeries se prolongeaient à mesure que les minutes passaient. J'avais de plus en plus froid, mes pas semblaient résonner le long de tous les pavillons, je savais que jamais je n'allais trouver la chambre de Vallejo.

Ce fut alors, pendant que j'essayais de trouver la sortie d'une zone dans laquelle la recherche avait été infructueuse, que je vis cela au fond du couloir, comme si ç'avait été là tout le temps à m'attendre. C'était tout juste une silhouette confuse, un corps sans bras, un cauchemar catapulté d'un coup depuis l'enfance. Elle inspirait plus la pitié que la peur, mais sa présence était insupportable. Serre-la dans tes bras, pensai-je, mais je ne m'arrêtai pas longtemps à cette idée. Mes mains tremblaient. J'eus l'intuition que la silhouette *aussi* tremblait. Je fis demi-tour et me mis à courir.

Le labyrinthe, le goût pour le labyrinthe, s'empara de moi : chaque couloir qui surgissait, chaque escalier et chaque ascenseur était une tentation à laquelle je cédaï, fiévreux, marchant à l'aveuglette sous la lumière inconstante des galeries. Je découvris que j'étais trempé de sueur, je m'appuyai contre une porte, la porte s'ouvrit.

La chambre comportait deux lits, tous deux inoccupés. Je fermai la porte et laissai ma vue s'accoutumer à la pénombre. Dehors, le couloir retrouva son silence spéculaire de paysage enneigé. Je m'allongeai sur un lit. Les branches d'un arbre se penchaient à la fenêtre comme les tracés d'une gravure japonaise. Je pensai à Mme Reynaud, à la simplicité filiforme de la vie, à la nécessité de la voir. Il faisait froid et je me dis que quelque part il devait y avoir un quelconque système de chauffage. En m'approchant de la fenêtre, j'aperçus au-dessous de celle-ci trois personnes au centre d'un quadrilatère de béton qui voulait passer pour une petite place intérieure. La lueur d'un lampadaire étirait leurs ombres au-delà de quelques arcades grises.

Il s'agissait de deux hommes et d'une femme ; ils discutaient ; la femme de temps à autre tapait le sol du talon ; elle portait un ensemble deux-pièces, de couleur noire, et du même bras tenait un sac à main et une gabardine grise. L'un des hommes était habillé d'une blouse blanche de médecin et l'autre, petit, trapu, avait un chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles. Ce dernier donnait l'impression d'écouter les autres sans conviction, impatient, tout en regardant du coin de l'œil, avec méfiance, sa propre ombre qui s'étirait jusqu'au pied des arcades.

Je ne pourrais pas dire précisément ce qui attira mon attention, mais après avoir fait un tour dans la chambre à la recherche du chauffage dont par avance je savais qu'il n'existait pas, et aurait-il existé que je ne l'aurais de toute façon pas mis en marche, je me précipitai d'un bond à la fenêtre, comme si je manquais d'air, le nez et la bouche collés à la vitre jusqu'à l'embuer.

J'arrivai à temps pour voir l'homme trapu traverser la petite place et disparaître dans un couloir ouvert dans lequel je parvins à apercevoir d'énormes cuves de glaise noire. La femme et l'autre individu se mirent à attendre, le visage de l'homme penché, comme s'il examinait l'ourlet de la robe de sa voisine, son visage à elle parcourant sans curiosité les fenêtres qu'elle avait sur sa droite, toutes opaques. Au bout d'un moment, l'homme sortit un paquet de cigarettes et lui en offrit. Elle remua la tête, le mot merci à peine esquissé, et

tourna son regard vers la gauche, dubitative, comme si maintenant elle se mettait à compter les fenêtres de cette façade, sur laquelle, si elle scrutait bien, elle pourrait découvrir ma silhouette, s'effrayer de me trouver là, en train de les observer, m'effrayer. Soudain l'homme qui s'en était allé réapparut, accaparant les regards.

Je pus constater qu'il ressemblait à Lemièr (celui qui se trouvait près de la femme ressemblait à Lejard, mais elle, évidemment, n'était pas Mme Vallejo). Se dandinant avec rapidité, avec des allures de canard craintif, il traversa le sol pavé. Il était sorti directement des arcades et semblait être pressé de retrouver les autres. Délicatement, lentement, la femme lui posa une main sur l'épaule et l'homme trapu (ce n'était pas Lemièr) fit un geste, sans la regarder, que je ne compris pas. Le médecin saisit la main de la femme entre les siennes et l'homme trapu retira son chapeau, attendit que les autres cessent de se consoler, puis refit son geste. C'était un simple *non*, la tête balancée horizontalement à droite, à gauche, à droite... Avec une crispation interne qui faisait de ce mouvement quelque chose de beaucoup plus lancinant, le menton de l'homme trapu heurta, comme le battant d'une cloche, sa clavicule, comme si par ce mouvement de négation s'évanouissait sa propre liberté. La femme retira la main que le médecin tenait et la porta à ses yeux, de là, la main glissa jusqu'aux joues, autonome, comme une araignée, les doigts couvrant la bouche. L'homme trapu haussa les épaules. Le médecin fit de la tête un mouvement brusque, faussement optimiste, et saisit la femme par la taille. La femme se laissa entraîner, docile, dans la direction opposée aux arcades, et tous deux passèrent sous mon lieu d'observation (la partie supérieure du crâne du médecin était chauve, parfaitement tonsurée, et sa chevelure à elle semblait douce, retombant en ondulations qui reflétaient la lumière jaune du lampadaire). L'homme trapu demeura encore quelques instants debout au milieu de la petite place, le menton rentré, les mains dans les poches, puis se mit à marcher derrière le médecin et la femme.

Je n'eus pas à attendre longtemps pour savoir que, quoi qui se jouât là, ce n'était pas fini. En face, dans la frange obscure proté-

gée par les arcades, je vis le brasillage d'une cigarette, je devinai quelqu'un qui fumait assis sur le banc en bois contre le mur. Je crois qu'il avait été là tout le temps et que les autres l'avaient su ou l'avaient senti tout près, l'homme trapu au moins avait dû le savoir, c'était probablement lui qui, servile et craintif, lui avait allumé la cigarette, en cachant de son corps la lueur de l'allumette.

Je parvins à me dire que j'étais en train d'épier des choses qui, outre qu'elles ne me concernaient pas, manquaient d'intérêt, je me mentais ; puis la cigarette décrivit une parabole dans l'air nocturne et l'homme se montra, sortit dans l'espace éclairé avec les mains dans les poches et l'attitude nonchalante du promeneur insomniaque.

Je compris vite qu'il m'avait vu. Il s'arrêta, alors qu'il semblait s'apprêter à suivre le chemin des trois autres personnages, et leva les yeux directement vers ma fenêtre. Je crois qu'il sut que je le regardais, il perçut ma stupéfaction, peut-être ma perplexité et ma tristesse. Son attitude, de toute façon, n'indiquait rien d'autre qu'une indifférence à peine teintée d'intérêt. Comme s'il observait un fou, pensai-je (dans ma tête passèrent, comme deux canots, l'image de l'infirmière qui m'avait empêché d'entrer et ma propre image, où j'étais enserré dans une camisole de force). Tout à coup je m'aperçus que mes mains essayaient d'ouvrir la fenêtre, sans résultat. Passé le premier moment de surprise (ce n'était pas mon intention d'ouvrir cette fenêtre), j'acceptai l'idée et mes doigts continuèrent à tâtonner le long du cadre. Ce fut inutile, la fenêtre n'avait pas de targette, ce n'était pas non plus une fenêtre à guillotine, et elle ne s'ouvrait pas. L'homme était toujours au centre de la petite place, et me regardait. Je toquai contre la vitre avec les jointures des doigts. S'il m'entendit il ne fit aucun signe qui le démontrât. Je cherchai l'interrupteur, je voulais, poussé par une impulsion irrationnelle, faire la lumière, me montrer. Confirmer, sans qu'il puisse avoir de doute, ma *présence*, le fait que j'avais *assisté*, un spectateur humble mais ponctuel. La lumière ne fonctionnait pas non plus, je m'étais introduit dans la seule pièce où tout était abîmé. Quand je revins à la fenêtre, presque en gémissant, l'homme était toujours là, regardant la fenêtre comme si à aucun moment je ne

## DES PUTAINS MEURTRIÈRES

689

L'Œil Silva .....	695
Gómez Palacios .....	710
Derniers crépuscules sur la Terre .....	720
Jours de 1978 .....	746
Vagabond en France et en Belgique .....	760
Préfiguration de Lalo Cura .....	776
Des putains meurtrières .....	793
Le retour .....	809
Buba.....	826
Dentiste.....	853
Photos .....	875
Carnet de bal.....	884
Rencontre avec Enrique Lihn .....	893

## LES DÉBOIRES DU VRAI POLICIER

903

1. LA CHUTE DU MUR DE BERLIN .....	907
2. AMALFITANO ET PADILLA .....	953
3. ROSA AMALFITANO.....	1027
4. J. M. G. ARCIMBOLDI.....	1057
5. ASSASSINS DE SONORA.....	1093